

- A notre tour aussi nous pourrions admirer.
- PHILAMINTE. Je n'ai rien fait en vers; mais j'ai lieu d'espérer
 Que je pourrai bientôt vous montrer, en amie,
 Huit chapitres du plan de notre académie.
 Platon s'est au projet simplement arrêté,
 Quand de sa république il a fait le traité;
 Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
 Que j'ai sur le papier en prose accommodée.
 Car enfin, je me sens un étrange dépit
 Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit;
 Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
 De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
 De borner nos talents à des futilités,
 Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.
- ARMANDE. C'est faire à notre sexe une trop grande offense,
 De n'étendre l'effort de notre intelligence
 Qu'à juger d'une jupe, ou de l'air d'un manteau,
 Ou des beautés d'un point, ou d'un brocart nouveau.
- BÉLISE. Il faut se relever de ce honteux partage,
 Et mettre hautement notre esprit hors de page.
- TRISSOTIN. Pour les dames on sait mon respect en tous lieux;
 Et si je rends hommage aux brillants de leurs yeux,
 De leur esprit aussi j'honore les lumières.
- PHILAMINTE. Le sexe aussi vous rend justice en ces matières;
 Mais nous voulons montrer à de certains esprits,
 Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
 Que de science aussi les femmes sont meublées;
 Qu'on peut faire, comme eux, de doctes assemblées,
 Conduites en cela par des ordres meilleurs;
 Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,
 Mêler le beau langage et les hautes sciences,
 Découvrir la nature en mille expériences;
 Et, sur les questions qu'on pourra proposer,
 Faire entrer chaque secte, et n'en point épouser.
- TRISSOTIN. Je m'attache pour l'ordre au péripatétisme.
- PHILAMINTE. Pour les abstractions, j'aime le platonisme.
- ARMANDE. Épicure me plaît, et ses dogmes sont forts.
- BÉLISE. Je m'accommode assez, pour moi, des petits corps;
 Mais le vide à souffrir me semble difficile,
 Et je goûte bien mieux la matière subtile.
- TRISSOTIN. Descartes, pour l'aimant, donne fort dans mon sens.
- ARMANDE. J'aime ses tourbillons.
- PHILAMINTE. Moi, ses mondes tombants.
- ARMANDE. Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
 Et de nous signaler par quelque découverte.
- TRISSOTIN. On en attend beaucoup de vos vives clartés,
 Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

- PHILAMINTE Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une ;
Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.
- BÉLISE. Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je crois,
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.
- ARMANDE. Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique.
- PHILAMINTE. La morale a des traits dont mon cœur est épris ;
Et c'étoit autrefois l'amour des grands esprits ;
Mais aux stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur sage.
- ARMANDE. Pour la langue, on verra dans peu nos règlements,
Et nous y prétendons faire des remuements.
Par une antipathie, ou juste, ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes, ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons :
Contre eux nous préparons de mortelles sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger et la prose et les vers.
- PHILAMINTE. Mais le plus beau projet de notre académie,
Une entreprise noble, et dont je suis ravie,
Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté
Chez tous les beaux-esprits de la postérité,
C'est le retranchement de ces syllabes sales,
Qui, dans les plus beaux mots, produisent des scandales
Ces jouets éternels des sots de tous les temps ; [les ;
Ces fades lieux communs de nos méchants plaisants ;
Ces sources d'un amas d'équivoques infâmes,
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.
Voilà certainement d'admirables projets !
- TRISSOTIN. Vous verrez nos statuts quand ils seront tout faits.
- BÉLISE. Ils ne sauroient manquer d'être tous beaux et sages.
- TRISSOTIN. Nous serons, par nos lois, les juges des ouvrages ;
Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis :
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
Nous chercherons partout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sachent bien écrire.

SCÈNE III.

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE,
TRISSOTIN, LÉPINE.

LÉPINE à Trissotin.

Monsieur, un homme est là, qui veut parler à vous ;
Il est vêtu de noir, et parle d'un ton doux.

(Ils se lèvent.)

TRISSOTIN. C'est cet ami savant qui m'a fait tant d'instance
De lui donner l'honneur de votre connoissance.

PHILAMINTE. Pour le faire venir vous avez tout crédit.

(Trissotin va au-devant de Vadius.)

SCÈNE IV.

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE.

PHILAMINTE à Armande et à Bélise.

Faisons bien les honneurs au moins de notre esprit.

(A Henriette qui veut sortir.)

Holà ! je vous ai dit en paroles bien claires,
Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE. Mais pour quelles affaires ?

PHILAMINTE. Venez ; on va dans peu vous les faire savoir.

SCÈNE V.

TRISSOTIN, VADIUS, PHILAMINTE, BÉLISE,
ARMANDE, HENRIETTE.

TRISSOTIN présentant Vadius.

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir ;
En vous le produisant , je ne crains point le blâme.
D'avoir admis chez vous un profane , madame.
Il peut tenir son coin parmi les beaux-esprits.

PHILAMINTE. La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN. Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE à Bélise.

Du grec, ô ciel, du grec ! Il sait du grec, ma sœur !

BÉLISE à Armande.

Ah ! ma nièce, du grec !

ARMANDE.

Du grec ! quelle douceur !

PHILAMINTE. Quoi ! monsieur sait du grec ? Ah ! permettez, de grâce,
Que, pour l'amour du grec, monsieur, on vous em-
(Vadius embrasse aussi Bélise et Armande.) [brasse.

HENRIETTE à Vadius qui veut aussi l'embrasser.

Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.

(Ils s'asseyent.)

PHILAMINTE. J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS. Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, madame, mon hommage ;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE. Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN. Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque chose.

- VADIUS. Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au palais, au cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens,
Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens,
Qui des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement,
Et d'un Grec, là-dessus, je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants,
Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments.
- TRISSOTIN. Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.
- VADIUS. Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.
- TRISSOTIN. Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.
- VADIUS. On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*.
- TRISSOTIN. Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.
- VADIUS. Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.
- TRISSOTIN. Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?
- VADIUS. Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites?
- TRISSOTIN. Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?
- VADIUS. Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?
- TRISSOTIN. Aux ballades surtout vous êtes admirable.
- VADIUS. Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.
- TRISSOTIN. Si la France pouvoit connoître votre prix...
- VADIUS. Si le siècle rendoit justice aux beaux-esprits...
- TRISSOTIN. En carrosse doré vous iriez par les rues.
- VADIUS. On verroit le public vous dresser des statues.

(A Trissotin.)

Hom! C'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...

- TRISSOTIN à Vadius. Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?
- VADIUS. Oui; hier il me fut lu dans une compagnie.
- TRISSOTIN. Vous en savez l'auteur?
- VADIUS. Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.
- TRISSOTIN. Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.
- VADIUS. Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.
- TRISSOTIN. Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables!
- VADIUS. Me préserve le ciel d'en faire de semblables!

- TRISSOTIN. Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur,
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.
- VADIUS. Vous?
- TRISSOTIN. Moi.
- VADIUS. Je ne sais donc comment se fit l'affaire.
- TRISSOTIN. C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.
- VADIUS. Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.
- TRISSOTIN. La ballade, à mon goût, est une chose fade :
Ce n'en est plus la mode ; elle sent son vieux temps
- VADIUS. La ballade pourtant charme beaucoup de gens.
- TRISSOTIN. Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaie.
- VADIUS. Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.
- TRISSOTIN. Elle a pour les pédants de merveilleux appas.
- VADIUS. Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.
- TRISSOTIN. Vous donnez sottement vos qualités aux autres.
(Ils se lèvent tous.)
- VADIUS. Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.
- TRISSOTIN. Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.
- VADIUS. Allez, rimeur de halle, opprobre du métier.
- TRISSOTIN. Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.
- VADIUS. Allez, cuistre...
- PHILAMINTE. Eh! messieurs, que prétendez-vous
[faire?]
- TRISSOTIN à Vadius. Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.
- VADIUS. Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.
- TRISSOTIN. Souviens-toi de ton livre et de son peu de bruit
- VADIUS. Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.
- TRISSOTIN. Ma gloire est établie; en vain tu la déchires.
- VADIUS. Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des Satires.
- TRISSOTIN. Je t'y renvoie aussi.
- VADIUS. J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère
Parmi plusieurs auteurs qu'au Parnasse on révère;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en révere;
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.
C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,

Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.
 VADIUS. Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.
 TRISSOTIN. Et la mienne saura te faire voir ton maître.
 VADIUS. Je te défie en vers, prose, grec et latin.
 TRISSOTIN. Eh bien! nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

SCÈNE VI.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE,
 BÉLISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN. A mon emportement ne donnez aucun blâme :
 C'est votre jugement que je défends, madame,
 Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE. A vous remettre bien je me veux appliquer ;
 Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
 Depuis assez longtemps mon âme s'inquiète
 De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir ;
 Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE. C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire :
 Les doctes entretiens ne sont point mon affaire ;
 J'aime à vivre aisément ; et, dans tout ce qu'on dit,
 Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit ;
 C'est une ambition que je n'ai point en tête.
 Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête ;
 Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
 Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE. Oui ; mais j'y suis blessée, et ce n'est pas mon compte
 De souffrir dans mon sang une pareille honte.
 La beauté du visage est un frêle ornement,
 Une fleur passagère, un éclat d'un moment,
 Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme ;
 Mais celle de l'esprit est inhérente et ferme.
 J'ai donc cherché longtemps un biais de vous donner
 La beauté que les ans ne peuvent moissonner,
 De faire entrer chez vous le désir des sciences,
 De vous insinuer les belles connoissances ;
 Et la pensée enfin où mes vœux ont souscrit,
 C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit :
 (Montrant Trissotin.)
 Et cet homme est monsieur, que je vous détermine
 A voir comme l'époux que mon choix vous destine.

HENRIETTE. Moi ! ma mère ?

PHILAMINTE. Oui, vous. Faites la sottie un peu !

BÉLISE à Trissotin.

Je vous entends ; vos yeux demandent mon aveu
 Pour engager ailleurs un cœur que je possède.
 Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous cède ;

C'est un hymen qui fait votre établissement.

TRISSOTIN à Henriette.

Je ne sais que vous dire en mon ravissement,
Madame; et cet hymen dont je vois qu'on m'honore,
Me met...

HENRIETTE.

Tout beau! monsieur, il n'est pas fait encore;
Ne vous pressez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez!
Savez-vous bien que si... Suffit. Vous m'entendez.

(A Trissotin.)

Elle se rendra sage. Allons, laissons-la faire.

SCÈNE VII.

HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE. On voit briller pour vous les soins de notre mère,
Et son choix ne pouvoit d'un plus illustre époux...

HENRIETTE. Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous?

ARMANDE. C'est à vous, non à moi, que sa main est donnée.

HENRIETTE. Je vous le cède tout, comme à ma sœur aînée.

ARMANDE. Si l'hymen, comme à vous, me paroissoit charmant,
J'accepterois votre offre avec ravissement.

HENRIETTE. Si j'avois comme vous les pédants dans la tête,
Je pourrois le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE. Cependant, bien qu'ici nos goûts soient différents,
Nous devons obéir, ma sœur, à nos parents.

Une mère a sur nous une entière puissance;

Et vous croyez en vain par votre résistance...

SCÈNE VIII.

CHRYSALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE,
ARMANDE.

CHRYSALE à Henriette, lui présentant Clitandre.

Allons, ma fille, il faut approuver mon dessein,

Otez ce gant. Touchez à monsieur dans la main,

Et le considérez désormais dans votre âme

En homme dont je veux que vous soyez la femme.

ARMANDE. De ce côté, ma sœur, vos penchants sont fort grands.

HENRIETTE. Il nous faut obéir, ma sœur, à nos parents;

Un père a sur nos vœux une entière puissance.

ARMANDE. Une mère a sa part à notre obéissance.

CHRYSALE. Qu'est-ce à dire?

ARMANDE. Je dis que j'appréhende fort

Qu'ici ma mère et vous ne soyez pas d'accord;

Et c'est un autre époux...

CHRYSALE. Taisez-vous, péronnelle:

Allez philosopher tout le saoul avec elle,
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma pensée, et l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles;
Allons vite.

SCÈNE IX.

CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

ARISTE.

Fort bien. Vous faites des merveilles.

CLITANDRE. Quel transport! quelle joie! Ah! que mon sort est doux!
CHRYSALE à Clitandre.

Allons, prenez sa main, et passez devant nous;
Menez-la dans sa chambre. Ah! les douces caresses!

(A Ariste.)

Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses,
Cela ragaillardit tout à fait mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE.

Oui, rien n'a retenu son esprit en balance.
Elle a fait vanité de son obéissance;
Son cœur, pour se livrer, à peine devant moi
S'est-il donné le temps d'en recevoir la loi,
Et sembloit suivre moins les volontés d'un père,
Qu'affecter de braver les ordres d'une mère.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux lois de qui des deux
Les droits de la raison soumettent tous ses vœux;
Et qui doit gouverner, ou sa mère ou son père,
Ou l'esprit ou le corps, la forme ou la matière.

ARMANDE.

On vous en devoit bien, au moins, un compliment;
Et ce petit monsieur en use étrangement
De vouloir malgré vous devenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre.
Je le trouvois bien fait et j'aimois vos amours;
Mais dans ses procédés il m'a déplu toujours.
Il sait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire;
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

SCÈNE II.

CLITANDRE entrant doucement, et écoutant sans se montrer,

ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE. Je ne souffrirois point, si j'étois que de vous,
 Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
 On me feroit grand tort d'avoir quelque pensée
 Que là-dessus je parle en fille intéressée ;
 Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait
 Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.
 Contre de pareils coups l'âme se fortifie
 Du solide secours de la philosophie,
 Et par elle on se peut mettre au-dessus de tout ;
 Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout.
 Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire ;
 Et c'est un homme, enfin, qui ne doit point vous plaire.
 Jamais je n'ai connu, discourant entre nous,
 Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE. Petit sot!

ARMANDE. Quelque bruit que votre gloire fasse,

Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE. Le brutal!

ARMANDE. Et vingt fois comme ouvrages nouveaux,
 J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux.

PHILAMINTE. L'impertinent!

ARMANDE. Souvent nous en étions aux prises ;

Et vous ne croiriez point de combien de sottises...

CLITANDRE à Armande.

Hé! doucement, de grâce. Un peu de charité,
 Madame, ou tout au moins un peu d'honnêteté.
 Quel mal vous ai-je fait? et quelle est mon offense,

Pour armer contre moi toute votre éloquence ;

Pour vouloir me détruire, et prendre tant de soin

De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin?

Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable?

Je veux bien que madame en soit juge équitable.

ARMANDE. Si j'avois le courroux dont on veut m'accuser,

Je trouverois assez de quoi l'autoriser ;

Vous en seriez trop digne; et les premières flammes

S'établissent des droits si sacrés sur les âmes,

Qu'il faut perdre fortune, et renoncer au jour,

Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour.

Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale ;

Et tout cœur infidèle est un monstre en morale.

CLITANDRE. Appelez-vous, madame, une infidélité

Ce que m'a de votre âme ordonné la fierté?

LES FEMMES SAVANTES.

Je ne fais qu'obéir aux lois qu'elle m'impose ;
 Et, si je vous offense, elle seule en est cause.
 Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur ;
 Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur.
 Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services,
 Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
 Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur vous ;
 Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux ;
 Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre.
 Voyez. Est-ce, madame, ou ma faute, ou la vôtre ?
 Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez ?
 Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez ?
 Appelez-vous, monsieur, être à vos vœux contraire,
 Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
 Et vouloir les réduire à cette pureté
 Où du parfait amour consiste la beauté ?
 Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
 Du commerce des sens nette et débarrassée ;
 Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux appas,
 Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas.
 Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière,
 Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matière ;
 Et, pour nourrir les feux que chez vous on produit,
 Il faut un mariage et tout ce qui s'ensuit.
 Ah ! quel étrange amour ! et que les belles âmes
 Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes !
 Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
 Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs.
 Comme une chose indigne il laisse là le reste ;
 C'est un feu pur et net comme le feu céleste :
 On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
 Et l'on ne penche point vers les sales désirs.
 Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose ;
 On aime pour aimer et non pour autre chose ;
 Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,
 Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps.
 Pour moi, par un malheur, je m'aperçois, madame,
 Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme une
 Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part : [âme ;
 De ces détachements je ne connois point l'art ;
 Le ciel m'a dénié cette philosophie,
 Et mon âme et mon corps marchent de compagnie.
 Il n'est rien de plus beau, comme vous l'avez dit,
 Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,
 Ces unions des cœurs, et ces tendres pensées,
 Du commerce des sens si bien débarrassées :
 Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés :

ARMANDE.

CLITANDRE.

Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez ;
 J'aime avec tout moi-même, et l'amour qu'on me donne
 En veut, je le confesse, à toute la personne.
 Ce n'est pas là matière à de grands châtimens,
 Et, sans faire de tort à vos beaux sentimens,
 Je vois que, dans le monde, on suit fort ma méthode,
 Et que le mariage est assez à la mode,
 Passe pour un lien assez honnête et doux,
 Pour avoir désiré de me voir votre époux,
 Sans que la liberté d'une telle pensée
 Ait dû vous donner lieu d'en paroître offensée.

ARMANDE. Hé bien! monsieur, hé bien! puisque, sans m'écouter,
 Vos sentimens brutaux veulent se contenter ;
 Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles,
 Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,
 Si ma mère le veut, je résous mon esprit
 A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE. Il n'est plus temps, madame, une autre a pris la place ;
 Et, par un tel retour, j'aurois mauvaise grâce
 De maltraiter l'asile et blesser les bontés
 Où je me suis sauvé de toutes vos fiertés.

PHILAMINTE. Mais enfin, comptez-vous, monsieur, sur mon suffrage,
 Quand vous vous promettez cet autre mariage?
 Et, dans vos visions, savez-vous, s'il vous plaît,
 Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt?

CLITANDRE. Hé! madame, voyez votre choix, je vous prie ;
 Exposez-moi, de grâce, à moins d'ignominie.
 Et ne me rangez pas à l'indigne destin
 De me voir le rival de monsieur Trissotin. [traire,
 L'amour des beaux-esprits, qui chez vous m'est con-
 Ne pouvoit m'opposer un moins noble adversaire.

Il en est, et plusieurs, que, pour le bel esprit,
 Le mauvais goût du siècle a su mettre en crédit ;
 Mais monsieur Trissotin n'a pu duper personne,
 Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
 Hors céans, on le prise en tout lieu ce qu'il vaut ;
 Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
 C'est de vous voir au ciel élever des sornettes
 Que vous désavoueriez, si vous les aviez faites.

PHILAMINTE. Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
 C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

SCÈNE III.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

TRISSOTIN à Philaminte.

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
 Nous l'avons, en dormant, madame, échappé belle.

- Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon,
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.
- PHILAMINTE. Remettons ce discours pour une autre saison :
Monsieur n'y trouveroit ni rime ni raison ;
Il fait profession de chérir l'ignorance ,
Et de haïr, surtout, l'esprit et la science.
- CLITANDRE. Cette vérité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, madame ; et je hais seulement
La science et l'esprit qui gâtent les personnes.
Ce sont choses, de soi, qui sont belles et bonnes ;
Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorants ,
Que de me voir savant comme certaines gens.
- TRISSOTIN. Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on suppose,
Que la science soit pour gâter quelque chose.
- CLITANDRE. Et c'est mon sentiment qu'en faits comme en propos,
La science est sujette à faire de grands sots.
- TRISSOTIN. Le paradoxe est fort.
- CLITANDRE. Sans être fort habile ,
La preuve m'en seroit, je pense, assez facile.
Si les raisons manquoient, je suis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.
- TRISSOTIN. Vous en pourriez citer qui ne concluroient guère.
- CLITANDRE. Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.
- TRISSOTIN. Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.
- CLITANDRE. Moi, je les vois si bien qu'ils me crèvent les yeux.
- TRISSOTIN. J'ai cru jusques ici que c'étoit l'ignorance
Qui faisoit les grands sots, et non pas la science.
- CLITANDRE. Vous avez cru fort mal, et je vous suis garant
Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.
- TRISSOTIN. Le sentiment commun est contre vos maximes,
Puisque ignorant et sot sont termes synonymes.
- CLITANDRE. Si vous le voulez prendre aux usages du mot,
L'alliance est plus forte entre pédant et sot.
- TRISSOTIN. La sottise, dans l'un, se fait voir toute pure.
- CLITANDRE. Et l'étude, dans l'autre, ajoute à la nature.
- TRISSOTIN. Le savoir garde en soi son mérite éminent.
- CLITANDRE. Le savoir, dans un fat, devient impertinent.
- TRISSOTIN. Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes.
- CLITANDRE. Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains savants.
- TRISSOTIN. Ces certains savants-là peuvent, à les connoître,
Valoir certaines gens que nous voyons paroître.
- CLITANDRE. Oui, si l'on s'en rapporte à ces certains savants ;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE à Clitandre.

Il me semble, monsieur...

CLITANDRE.

Hé! madame, de grâce;

Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe:
Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant;
Et si je me défends, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offensante aigreur de chaque repartie
Dont vous...

CLITANDRE.

Autre second! je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Hé! mon Dieu! tout cela n'a rien dont il s'offense,
Il entend raillerie autant qu'homme de France;
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,
Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat que j'essuie,
De voir prendre à monsieur la thèse qu'il appuie;
Il est fort enfoncé dans la cour, c'est tout dit.
La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit.
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance;
Et c'est en courtisan qu'il en prend la défense.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour;
Et son malheur est grand de voir que chaque jour,
Vous autres beaux-esprits vous déclamiez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle;
Et, sur son méchant goût lui faisant son procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchants succès.
Permettez-moi, monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confrères et vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux:
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'est pas si bête
Que vous autres messieurs vous vous mettez en tête;
Qu'elle a du sens commun pour se connoître à tout;
Que chez elle on se peut former quelque bon goût,
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le savoir obscur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De son bon goût, monsieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, monsieur, qu'elle l'ait si mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, monsieur? C'est que pour la science
Rasius et Baldus font honneur à la France;
Et que tout leur mérite, exposé fort au jour,
N'attire point les yeux et les dons de la cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, et que, par modestie,
Vous ne vous mettez point, monsieur, de la partie;
Et, pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
Que font-ils pour l'État, vos habiles héros?

Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service,
 Pour accuser la cour d'une horrible injustice,
 Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms
 Elle manque à verser la faveur de ses dons?
 Leur savoir à la France est beaucoup nécessaire!
 Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire!
 Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
 Que pour être imprimés et reliés en veau,
 Les voilà dans l'État d'importantes personnes;
 Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes;
 Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
 Ils doivent voir chez eux voler les pensions;
 Que sur eux l'univers a la vue attachée;
 Que partout de leur nom la gloire est épanchée;
 Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
 Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
 Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
 Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
 A se bien barbouiller de grec et de latin,
 Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
 De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres;
 Gens qui de leur savoir paroissent toujours ivres;
 Riches, pour tout mérite, en babil importun;
 Inhabiles à tout, vides de sens commun,
 Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
 A décrier partout l'esprit et la science.

PHILAMINTE. Votre chaleur est grande; et cet emportement
 De la nature en vous marque le mouvement.
 C'est le nom de rival qui dans votre âme excite...

SCÈNE IV.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE,
 ARMANDE, JULIEN.

JULIEN. Le savant qui tantôt vous a rendu visite,
 Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet,
 Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE. Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise,
 Apprenez, mon ami, que c'est une sottise
 De se venir jeter au travers d'un discours;
 Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
 Afin de s'introduire en valet qui sait vivre.
 JULIEN. Je noterai cela, madame, dans mon livre.

PHILAMINTE. « Trissotin s'est vanté, madame, qu'il épouserait
 votre fille. Je vous donne avis que sa philosophie
 n'en veut qu'à vos richesses, et que vous ferez bien

» de ne point conclure ce mariage que vous n'avez vu
 » le poëme que je compose contre lui. En attendant
 » cette peinture, où je prétends vous le dépeindre de
 » toutes ses couleurs, je vous envoie Horace, Virgile,
 » Térence et Catulle, où vous verrez notés en marge
 » tous les endroits qu'il a pillés. »

Voilà sur cet hymen que je me suis promis
 Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis ;
 Et ce déchaînement aujourd'hui me convie
 A faire une action qui confonde l'envie,
 Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait,
 De ce qu'elle veut rompre aura pressé l'effet.

(A Julien.)

Reportez tout cela sur l'heure à votre maître,
 Et lui dites qu'afin de lui faire connoître
 Quel grand état je fais de ses nobles avis,
 Et comme je les crois dignes d'être suivis,

(Montrant Trissotin.)

Dès ce soir, à monsieur je marierai ma fille.

SCÈNE V.

PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

PHILAMINTE à Clitandre.

Vous, monsieur, comme ami de toute la famille,
 A signer leur contrat vous pourrez assister ;
 Et je vous y veux bien de ma part inviter.
 Armande, prenez soin d'envoyer au notaire,
 Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma sœur il n'en est pas besoin,
 Et monsieur que voilà saura prendre le soin
 De courir lui porter bientôt cette nouvelle,
 Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,
 Et si je la saurai réduire à son devoir.

SCÈNE VI.

ARMANDE, CLITANDRE.

ARMANDE. J'ai grand regret, monsieur, de voir qu'à vos visées
 Les choses ne soient pas tout à fait disposées.

CLITANDRE. Je m'en vais travailler, madame, avec ardeur,
 A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE. J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue.

CLITANDRE. Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

ARMANDE. Je le souhaite ainsi.

- CLITANDRE. J'en suis persuadé,
Et que de votre appui je serai secondé.
- ARMANDE. Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.
- CLITANDRE. Et ce service est sûr de ma reconnaissance.

SCÈNE VII.

CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

- CLITANDRE. Sans votre appui, monsieur, je serai malheureux;
Madame votre femme a rejeté mes vœux,
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.
- CHRYSALE. Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pu prendre?
Pourquoi diantre vouloir ce monsieur Trissotin?
- ARISTE. C'est par l'honneur qu'il a de rimer à latin
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.
- CLITANDRE. Elle veut dès ce soir faire ce mariage.
- CHRYSALE. Dès ce soir?
- CLITANDRE. Dès ce soir.
- CHRYSALE. Et dès ce soir je veux,
Pour la contrecarrer, vous marier tous deux.
- CLITANDRE. Pour dresser le contrat elle envoie au notaire.
- CHRYSALE. Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.
- CLITANDRE montrant Henriette
Et madame doit être instruite par sa sœur
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.
- CHRYSALE. Et moi, je lui commande, avec pleine puissance,
De préparer sa main à cette autre alliance.
Ah! je leur ferai voir si, pour donner la loi,
Il est dans ma maison d'autre maître que moi.
(A Henriette.)
Nous allons revenir : songez à nous attendre.
Allons, suivez mes pas, mon frère, et vous, mon gendre.
- HENRIETTE à Ariste.
Hélas! dans cette humeur conservez-le toujours.
- ARISTE. J'emploierai toute chose à servir vos amours.

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, CLITANDRE.

- CLITANDRE. Quelque secours puissant qu'on promette à ma flamme,
Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, madame.
- HENRIETTE. Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de lui.
- CLITANDRE. Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui.
- HENRIETTE. Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.
- CLITANDRE. Tant qu'il sera pour moi, je ne vois rien à craindre.
- HENRIETTE. Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux;
Et si tous mes efforts ne me donnent à vous,

Il est une retraite où notre âme se donne,
 Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.
 CLITANDRE. Veuille le juste ciel me garder en ce jour
 De recevoir de vous cette preuve d'amour!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE. C'est sur le mariage où ma mère s'apprête
 Que j'ai voulu, monsieur, vous parler tête à tête;
 Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maison,
 Que je pourrois vous faire écouter la raison.
 Je sais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
 De vous porter en dot un bien considérable :
 Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
 Pour un vrai philosophe a d'indignes appas,
 Et le mépris du bien et des grandeurs frivoles
 Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN. Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous,
 Et vos brillants attraits, vos yeux perçants et doux,
 Votre grâce et votre air, sont les biens, les richesses,
 Qui vous ont attiré mes vœux et mes tendresses :
 C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

HENRIETTE. Je suis fort redevable à vos feux généreux.
 Cet obligeant amour a de quoi me confondre,
 Et j'ai regret, monsieur, de n'y pouvoir répondre.
 Je vous estime autant qu'on sauroit estimer;
 Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.
 Un cœur, vous le savez, à deux ne sauroit être,
 Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
 Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous,
 Que j'ai de méchants yeux pour le choix d'un époux;
 Que par cent beaux talents vous devriez me plaire :
 Je vois bien que j'ai tort; mais je n'y puis que faire,
 Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
 C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN. Le don de votre main, où l'on me fait prétendre,
 Me livrera ce cœur que possède Clitandre;
 Et par mille doux soins j'ai lieu de présumer
 Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

- HENRIETTE. Non : à ses premiers vœux mon âme est attachée,
Et ne peut de vos soins, monsieur, être touchée.
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer,
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur, qui dans les cœurs s'excite,
N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite :
Lecaprice y prend part; et quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.
Si l'on aimoit, monsieur, par choix et par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur et toute ma tendresse ;
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement,
Et ne vous servez point de cette violence
Que, pour vous, on veut faire à mon obéissance.
Quand on est honnête homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parents ont sur nous de pouvoir ;
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne poussez point ma mère à vouloir par son choix
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits.
Otez-moi votre amour, et portez à quelque autre
Les hommages d'un cœur aussi cher que le vôtre.
- TRISSOTIN. Le moyen que ce cœur puisse vous contenter ?
Imposez-lui des lois qu'il puisse exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous cessiez, madame, d'être aimable
Et d'étaler aux yeux les célestes appas...
- HENRIETTE. Eh! monsieur, laissons là ce galimatias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que partout dans vos vers vous peignez si charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur...
- TRISSOTIN. C'est mon esprit qui parle, et ce n'est pas mon cœur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en poète ;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.
- HENRIETTE. Eh! de grâce, monsieur...
- TRISSOTIN. Si c'est vous offenser,
Mon offense envers vous n'est pas prête à cesser.
Cette ardeur, jusqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous consacre des vœux d'éternelle durée.
Rien n'en peut arrêter les aimables transports ;
Et, bien que vos bontés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuser le secours d'une mère
Qui prétend couronner une flamme si chère ;
Et, pourvu que j'obtienne un bonheur si charmant,
Pourvu que je vous aie, il n'importe comment.
- HENRIETTE. Mais savez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne
A vouloir sur un cœur user de violence; [pense

Qu'il ne fait pas bien sûr, à vous le trancher net,
 D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait;
 Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,
 A des ressentiments que le mari doit craindre?
 TRISSOTIN. Un tel discours n'a rien dont je sois altéré.
 A tous événements le sage est préparé.
 Guéri par la raison des foiblesses vulgaires,
 Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires,
 Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui
 De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.
 HENRIETTE. En vérité, monsieur, je suis de vous ravie;
 Et je ne pensois pas que la philosophie
 Fût si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens
 A porter constamment de pareils accidents.
 Cette fermeté d'âme, à vous si singulière,
 Mérite qu'on lui donne une illustre matière,
 Est digne de trouver qui prenne avec amour
 Les soins continuels de la mettre en son jour;
 Et comme, à dire vrai, je n'oserois me croire
 Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,
 Je le laisse à quelque autre, et vous jure, entre nous,
 Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN en sortant.

Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire;
 Et l'on a là dedans fait venir le notaire.

SCÈNE II.

CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

CHRYSALE. Ah! ma fille, je suis bien aise de vous voir;
 Allons, venez-vous-en faire votre devoir,
 Et soumettre vos vœux aux volontés d'un père.
 Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mère;
 Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents,
 Martine que j'amène et rétablis céans.
 HENRIETTE. Vos résolutions sont dignes de louange.
 Gardez que cette humeur, mon père, ne vous change;
 Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez;
 Et ne vous laissez point séduire à vos bontés.
 Ne vous relâchez pas, et faites bien en sorte
 D'empêcher que sur vous ma mère ne l'emporte.
 CHRYSALE. Comment! me prenez-vous ici pour un benêt?
 HENRIETTE. M'en préserve le ciel!
 CHRYSALE. Suis-je un fat, s'il vous plaît?
 HENRIETTE. Je ne dis pas cela.
 CHRYSALE. Me croit-on incapable
 Des fermes sentiments d'un homme raisonnable?

- HENRIETTE. Non, mon père.
 CHRYSALE. Est-ce donc qu'à l'âge où je me voi,
 Je n'aurois pas l'esprit d'être maître chez moi?
- HENRIETTE. Si fait.
 CHRYSALE. Et que j'aurois cette foiblesse d'âme,
 De me laisser mener par le nez à ma femme?
- HENRIETTE. Eh! non, mon père.
 CHRYSALE. Ouais! qu'est-ce donc que ceci?
 Je vous trouve plaisante à me parler ainsi!
- HENRIETTE. Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.
 CHRYSALE. Ma volonté céans doit être en tout suivie.
- HENRIETTE. Fort bien, mon père.
 CHRYSALE. Aucun, hors moi, dans la maison,
 N'a droit de commander.
- HENRIETTE. Oui; vous avez raison.
 CHRYSALE. C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.
- HENRIETTE. D'accord.
 CHRYSALE. C'est moi qui dois disposer de ma fille.
- HENRIETTE. Eh! oui!
 CHRYSALE. Le ciel me donne un plein pouvoir sur vous.
- HENRIETTE. Qui vous dit le contraire?
 CHRYSALE. Et pour prendre un époux,
 Je vous ferai bien voir que c'est à votre père
 Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mère.
- HENRIETTE. Hélas! vous flattez là le plus doux de mes vœux.
 CHRYSALE. Veuillez être obéi; c'est tout ce que je veux.
- CLITANDRE. Nous verrons si ma femme à mes désirs rebelle...
 CHRYSALE. La voici qui conduit le notaire avec elle.
- CHRYSALE. Secondez-moi bien tous.
 MARTINE. Laissez-moi. J'aurai soin
 De vous encourager, s'il en est de besoin.

SCÈNE III.

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN,
 UN NOTAIRE, CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE,
 MARTINE.

PHILAMINTE au notaire.

- Vous ne sauriez changer votre style sauvage,
 Et nous faire un contrat qui soit en beau langage?
- LE NOTAIRE. Notre style est très-bon, et je serois un sot,
 Madame, de vouloir y changer un seul mot.
- BÉLISE. Ah! quelle barbarie au milieu de la France!
 Mais au moins en faveur, monsieur, de la science,
 Veuillez, au lieu d'écus, de livres et de francs,
 Nous exprimer la dot en mines et talents,
 Et dater par les mots d'ides et de calendes.

- LE NOTAIRE. Moi ? si j'allois , madame , accorder vos demandes ,
Je me ferois siffler de tous mes compagnons.
- PHILAMINTE. De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons , monsieur , prenez la table pour écrire.
(Apercevant Martine.)
Ah ! ah ! cette impudente ose encor se produire.
Pourquoi donc , s'il vous plaît , la ramener chez moi ?
- CHRYSALE. Tantôt avec loisir on vous dira pourquoi.
Nous avons maintenant autre chose à conclure.
- LE NOTAIRE. Procédons au contrat. Où donc est la future ?
- PHILAMINTE. Celle que je marie est la cadette.
- LE NOTAIRE. Bon.
- CHRYSALE montrant Henriette.
Oui , là voilà , monsieur : Henriette est son nom.
- LE NOTAIRE. Fort bien. Et le futur ?
- PHILAMINTE montrant Trissotin. L'époux que je lui donne
Est monsieur.
- CHRYSALE montrant Clitandre. Et celui , moi , qu'en propre personne
Je prétends qu'elle épouse , est monsieur.
- LE NOTAIRE. Deux époux !
C'est trop pour la coutume.
- PHILAMINTE au notaire. Où vous arrêtez-vous ?
Mettez , mettez monsieur Trissotin pour mon gendre.
- CHRYSALE. Pour mon gendre mettez , mettez monsieur Clitandre.
- LE NOTAIRE. Mettez-vous donc d'accord , et , d'un jugement mûr ,
Voyez à convenir entre vous du futur.
- PHILAMINTE. Suivez , suivez , monsieur , le choix où je m'arrête.
- CHRYSALE. Faites , faites , monsieur , les choses à ma tête.
- LE NOTAIRE. Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux.
- PHILAMINTE à Chrysale.
Quoi donc ? Vous combattrez les choses que je veux !
- CHRYSALE. Je ne saurois souffrir qu'on ne cherche ma fille
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.
- PHILAMINTE. Vraiment , à votre bien on songe bien ici !
Et c'est là pour un sage un fort digne souci !
- CHRYSALE. Enfin , pour son époux j'ai fait choix de Clitandre.
(Montrant Trissotin.)
- PHILAMINTE. Et moi , pour son époux , voici qui je veux prendre.
Mon choix sera suivi ; c'est un point résolu.
- CHRYSALE. Ouais ! Vous le prenez là d'un ton bien absolu.
- MARTINE. Ce n'est point à la femme à prescrire , et je sommes
Pour céder le dessus en toute chose aux hommes.
- CHRYSALE. C'est bien dit.
- MARTINE. Mon congé cent fois me fût-il hoc ,
La poule ne doit point chanter devant le coq.
- CHRYSALE. Sans doute.
- MARTINE. Et nous voyons que d'un homme on se gausse ,

CHRYSALE. Quand sa femme chez lui porte le haut-de-chausse.
MARTINE. Il est vrai.

CHRYSALE. Si j'avois un mari, je le dis,
MARTINE. Je voudrois qu'il se fit le maître du logis :
Je ne l'aimerois point s'il faisoit le Jocrisse ;
Et si je contestois contre lui par caprice ,
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaisât mon ton.
CHRYSALE. C'est parler comme il faut.

MARTINE. Monsieur est raisonnable
De vouloir pour sa fille un mari convenable.

CHRYSALE. Oui.
MARTINE. Par quelle raison, jeune et bien fait qu'il est,
Lui refuser Clitandre? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un savant qui sans cesse épilogue?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue ;
Et, ne voulant savoir le grais ni le latin,
Elle n'a pas besoin de monsieur Trissotin.
CHRYSALE. Fort bien.

PHILAMINTE. Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.
MARTINE. Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise ;
Et pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'esprit ;
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage.
Les livres cadrent mal avec le mariage ;
Et je veux, si jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne sache A ne B, n'en déplaie à madame,
Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme.

PHILAMINTE à Chrysale. Est-ce fait? et, sans trouble, ai-je assez écouté
Votre digne interprète?

CHRYSALE. Elle a dit vérité.

PHILAMINTE. Et moi, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon désir s'exécute.

(Montrant Trissotin.)

CHRYSALE. Henriette et monsieur seront joints de ce pas.
Je l'ai dit, je le veux : ne me répliquez pas ;
Et si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRYSALE. Voilà dans cette affaire un accommodement.

(A Henriette et à Clitandre.)

HENRIETTE. Voyez ; y donnez-vous votre consentement?

CLITANDRE à Chrysale. Hé! mon père!

BÉLISE. Hé! monsieur!

On pourroit bien lui faire
Des propositions qui pourroient mieux lui plaire ;

Mais nous établissons une espèce d'amour
 Qui doit être épuré comme l'astre du jour .
 La substance qui pense y peut être reçue ;
 Mais nous en bannissons la substance étendue.

SCÈNE IV.

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE, HENRIETTE,
 ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE,
 CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE. J'ai regret de troubler un mystère joyeux
 Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
 Ces deux lettres me sont porteur de deux nouvelles
 Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles.

(A Philaminte.)

L'une, pour vous, me vient de votre procureur ;

(A Chrysale.)

L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE. Quel malheur,
 Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire ?

ARISTE. Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE. « Madame, j'ai prié monsieur votre frère de vous
 » rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai
 » osé vous aller dire. La grande négligence que vous
 » avez pour vos affaires a été cause que le clerc de
 » votre rapporteur ne m'a point averti, et vous avez
 » perdu absolument votre procès que vous deviez
 » gagner. »

CHRYSALE à Philaminte.

Votre procès perdu !

PHILAMINTE à Chrysale.

Vous vous troublez beaucoup !
 Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
 Faites, faites paroître une âme moins commune,
 A braver, comme moi, les traits de la fortune.

« Le peu de soin que vous avez vous coûte qua-
 » rante mille écus ; et c'est à payer cette somme, avec
 » les dépens, que vous êtes condamnée par arrêt de
 » la cour. »

Condamnée ? Ah ! ce mot est choquant, et n'est fait
 Que pour les criminels !

ARISTE.

Il a tort, en effet ;

Et vous vous êtes là justement récriée.
 Il devoit avoir mis que vous êtes priée,
 Par arrêt de la cour, de payer au plus tôt
 Quarante mille écus, et les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE. Voyons l'autre.

CHRYSALE. « Monsieur, l'amitié qui me lie à monsieur votre frère me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je sais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante et de Damon, et je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute. »

O ciel! tout à la fois perdre ainsi tout son bien

PHILAMINTE à Chrysale.

Ah! quel honteux transport! Fi! tout cela n'est rien : Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste : Et, perdant toute chose, à soi-même il se reste. Achevons notre affaire, et quittez votre ennui.

(Montrant Trissotin.)

Son bien nous peut suffire et pour nous et pour lui.

TRISSOTIN. Non, madame; cessez de presser cette affaire.

Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire; Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE. Cette réflexion vous vient en peu de temps;

Elle suit de bien près, monsieur, notre disgrâce.

TRISSOTIN. De tant de résistance à la fin je me lasse.

J'aime mieux renoncer à tout cet embarras, Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas

PHILAMINTE. Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire, Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN. Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez, Et je regarde peu comment vous le prendrez :

Mais je ne suis pas homme à souffrir l'infamie Des refus offensants qu'il faut qu'ici j'essuie.

Je vaudrais bien que de moi l'on fasse plus de cas;

Et je baise les mains à qui ne me veut pas.

SCÈNE V.

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE, CLITANDRE, UN NOTAIRE, MARTINE.

PHILAMINTE. Qu'il a bien découvert son âme mercenaire!

Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE. Je ne me vante point de l'être, mais enfin

Je m'attache, madame, à tout votre destin;

Et j'ose vous offrir, avecque ma personne,

Ce qu'on sait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE. Vous me charmez, monsieur, par ce trait généreux,

Et je veux couronner vos désirs amoureux.

Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée...

HENRIETTE. Non, ma mère : je change à présent de pensée.

Souffrez que je résiste à votre volonté.

ACTE V. SCENE V.

- CLITANDRE. Quoi! vous vous opposez à ma félicité?
Et, lorsqu'à mon amour je vois chacun se rendre...
- HENRIETTE. Je sais le peu de bien que vous avez, Clitandre;
Et je vous ai toujours souhaité pour époux,
Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux,
J'ai vu que mon hymen ajustoit vos affaires;
Mais, lorsque nous avons les destins si contraires,
Je vous chéris assez, dans cette extrémité,
Pour ne vous charger point de notre adversité.
- CLITANDRE. Tout destin avec vous me peut être agréable;
Tout destin me seroit sans vous insupportable.
- HENRIETTE. L'amour, dans son transport, parle toujours ainsi.
Des retours importuns évitons le souci.
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.
- ARISTE à Henriette.
N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre
Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre?
- HENRIETTE. Sans cela vous verriez tout mon cœur y courir,
Et je ne fuis sa main que pour le trop chérir.
- ARISTE. Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles.
Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles;
Et c'est un stratagème, un surprenant secours,
Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours,
Pour détromper ma sœur, et lui faire connoître
Ce que son philosophe à l'essai pouvoit être.
- CHRYSALE.
Le ciel en soit loué!
- PHILAMINTE. J'en ai la joie au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur.
Voilà le châtement de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.
- CHRYSALE à Clitandre.
Je le savois bien, moi, que vous l'épouseriez!
- ARMANDE à Philaminte.
Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez?
- PHILAMINTE. Ce ne sera point vous que je leur sacrifie;
Et vous avez l'appui de la philosophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.
- BÉLISE. Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son cœur
Par un prompt désespoir souvent on se marie,
Qu'on s'en repent après tout le temps de sa vie.
- CHRYSALE au notaire.
Allons, monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

LE
MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES

1673

PERSONNAGES.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

ARGAN, malade imaginaire.
BÉLINE, seconde femme d'Argan.
ANGÉLIQUE, fille d'Argan et amante de Cléante.
LOUISON, petite fille d'Argan et sœur d'Angélique.
BÉRALDE, frère d'Argan.
CLÉANTE, amant d'Angélique.
MONSIEUR DIAFOIRUS, médecin.
THOMAS DIAFOIRUS, son fils, et amant d'Angélique.
MONSIEUR PURGON, médecin d'Argan.
MONSIEUR FLEURANT, apothicaire.
MONSIEUR DE BONNEFOI, notaire.
TOINETTE, servante.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

FLORE.
DEUX ZÉPHYRS, dansants.
CLIMÈNE.
DAPHNÉ.
TIRCIS, amant de Climène, chef d'une troupe de bergers.
DORILAS, amant de Daphné, chef d'une troupe de bergers.

BERGERS et BERGÈRES de la suite de Tircis, dansants et chantants.

BERGERS et BERGÈRES de la suite de Dorilas, chantants et dansants.

PAN.

FAUNES dansants.

PERSONNAGES DES INTERMÈDES.

DANS LE PREMIER ACTE.

POLICHINELLE.

UNE VIEILLE.

VIOLONS.

ARCHERS chantants et dansants.

DANS LE SECOND ACTE.

QUATRE ÉGYPTIENNES chantantes.

ÉGYPTIENS et ÉGYPTIENNES chantants et dansants.

DANS LE TROISIÈME ACTE.

TAPISSIERS dansants.

LE PRÉSIDENT de la Faculté de médecine.

DOCTEURS.

ARGAN, bachelier.

APOTHICAIRES, avec leurs mortiers et leurs pilons.

PORTE-SERINGUES.

CHIRURGIENS.

La scène est à Paris.

PROLOGUE.

Après les glorieuses fatigues et les exploits victorieux de notre auguste monarque, il est bien juste que tous ceux qui se mêlent d'écrire travaillent ou à ses louanges ou à son divertissement. C'est ce qu'ici l'on a voulu faire, et ce prologue est un essai des louanges de ce grand prince, qui donne entrée à la comédie du *Malade imaginaire*, dont le projet a été fait pour le délasser de ses nobles travaux.

Le théâtre représente un lieu champêtre, et néanmoins fort agréable.

ÉGLOGUE EN MUSIQUE ET EN DANSE.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORE; DEUX ZÉPHYRS dansants.

FLORE.

Quittez, quittez vos troupeaux;
 Venez, bergers, venez, bergères;
 Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux :
 Je viens vous annoncer des nouvelles bien chères,
 Et réjouir tous ces hameaux.
 Quittez, quittez vos troupeaux;
 Venez, bergers, venez, bergères;
 Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux.

SCÈNE II.

FLORE; DEUX ZÉPHYRS dansants; CLIMÈNE, DAPHNÉ,
TIRCIS, DORILAS.

CLIMÈNE à Tircis, ET DAPHNÉ à Dorilas.

Berger, laissons là tes feux :
 Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS à Climène, ET DORILAS à Daphné.

Mais au moins, dis-moi, cruelle

TIRCIS. Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux,

DORILAS. Si tu seras sensible à mon ardeur fidèle.

CLIMÈNE ET DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS ET DORILAS.

Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que je veux.

TIRCIS. Languirai-je toujours dans ma peine mortelle?

DORILAS. Puis-je espérer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMÈNE ET DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

SCÈNE III.

FLORE; DEUX ZÉPHYRS dansants; CLIMÈNE, DAPHNÉ,
TIRCIS, DORILAS, BERGERS ET BERGÈRES
de la suite de Tircis et de Dorilas chantants et dansants.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

(Toute la troupe des bergers et des bergères va se placer en cadence
autour de Flore.)

CLIMÈNE.

Quelle nouvelle parmi nous,
 Déesse, doit jeter tant de réjouissance?

DAPHNÉ.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.
D'ardeur nous en soupirons tous.

DORILAS.

CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

Nous en mourons d'impatience.

FLORE.

La voici ; silence, silence !

Vos vœux sont exaucés, LOUIS est de retour ;
Il ramène en ces lieux le plaisir et l'amour,
Et vous voyez finir vos mortelles alarmes.
Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis :

Il quitte les armes,

Faute d'ennemis.

CHOEUR.

Ah ! quelle douce nouvelle !

Qu'elle est grande, qu'elle est belle !

Que de plaisirs ! que de ris ! que de jeux !

Que de succès heureux !

Et que le ciel a bien rempli nos vœux !

Ah ! quelle douce nouvelle !

Qu'elle est grande ! qu'elle est belle !

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Tous les bergers et bergères expriment, par des danses, les transports de leur joie.)

FLORE.

De vos flûtes bocagères
Réveillez les plus beaux sons,
LOUIS offre à vos chansons
La plus belle des matières.

Après cent combats

Où cueille son bras

Une ample victoire,

Formez, entre vous,

Cent combats plus doux,

Pour chanter sa gloire.

CHOEUR.

Formons, entre nous,

Cent combats plus doux,

Pour chanter sa gloire.

FLORE.

Mon jeune amant, dans ce bois,

Des présents de mon empire

Prépare un prix à la voix

Qui saura le mieux nous dire

Les vertus et les exploits

Du plus auguste des rois.

CLIMÈNE.

Si Tircis a l'avantage,

DAPHNÉ.

Si Dorilas est vainqueur,

CLIMÈNE.

A le chérir je m'engage.

DAPHNÉ.

Je me donne à son ardeur.

TIRCIS.

O trop chère espérance!

DORILAS.

O mot plein de douceur!

TIRCIS ET DORILAS.

Plus beau sujet, plus belle récompense
Peuvent-ils animer un cœur?

(Les violons jouent un air pour animer les deux bergers au combat, tandis que Flore, comme juge, va se placer au pied d'un bel arbre qui est au milieu du théâtre, avec deux zéphirs, et que le reste, comme spectateurs, va occuper les deux côtés de la scène.)

TIRCIS.

Quand la neige fondue enfle un torrent fameux,
Contre l'effort soudain de ses flots écumeux,
Il n'est rien d'assez solide ;
Dignes, châteaux, villes et bois,
Hommes et troupeaux à la fois,
Tout cède au courant qui le guide :
Tel, et plus fier et plus rapide,
Marche LOUIS dans ses exploits.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les bergers et bergères du côté de Tircis dansent autour de lui, sur une ritournelle, pour exprimer leurs applaudissements.)

DORILAS.

Le foudre menaçant qui perce avec fureur
L'affreuse obscurité de la nue enflammée,
Fait d'épouvante et d'horreur
Trembler le plus ferme cœur ;
Mais, à la tête d'une armée,
LOUIS jette plus de terreur.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les bergers et bergères du côté de Dorilas font de même que les autres.)

TIRCIS.

Des fabuleux exploits que la Grèce a chantés,
Par un brillant amas de belles vérités
Nous voyons la gloire effacée ;
Et tous ces fameux demi-dieux
Que vante l'histoire passée
Ne sont point à notre pensée
Ce que LOUIS est à nos yeux.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les bergers et bergères du côté de Tircis font encore la même chose.)

DORILAS.

LOUIS fait à nos temps, par ses faits inouïs,
Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire
Des siècles évanouis ;
Mais nos neveux, dans leur gloire,
N'auront rien qui fasse croire
Tous les beaux faits de LOUIS.

SIXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les bergers et bergères du côté de Dorilas font encore de même.)

SEPTIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les bergers et bergères du côté de Tircis et de celui de Dorilas se mêlent et dansent ensemble.)

SCÈNE IV.

FLORE, PAN ; DEUX ZÉPHYRS dansants ; CLIMÈNE,
 DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS ; FAUNES dansants,
 BERGERS ET BERGÈRES chantants et dansants.

PAN. Laissez, laissez, bergers, ce dessein téméraire.
 Hé ! que voulez-vous faire ?
 Chanter sur vos chalumeaux
 Ce qu'Apollon sur sa lyre,
 Avec ses chants les plus beaux,
 N'entreprendroit pas de dire ;
 C'est donner trop d'essor au feu qui vous inspire ;
 C'est monter vers les cieus sur des ailes de cire,
 Pour tomber dans le fond des eaux.
 Pour chanter de LOUIS l'intrépide courage,
 Il n'est point d'assez docte voix,
 Point de mots assez grands pour en tracer l'image ;
 Le silence est le langage
 Qui doit louer ses exploits.
 Consacrez d'autres soins à sa pleine victoire ;
 Vos louanges n'ont rien qui flatte ses désirs ;
 Laissez, laissez là sa gloire ;
 Ne songez qu'à ses plaisirs.

CHOEUR. Laissons, laissons là sa gloire ;
 Ne songeons qu'à ses plaisirs.

FLORE à Tircis et à Dorilas.

Bien que pour étaler ses vertus immortelles
 La force manque à vos esprits,
 Ne laissez pas tous deux de recevoir le prix.
 Dans les choses grandes et belles,
 Il suffit d'avoir entrepris.

HUITIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les deux zéphyrs dansent avec deux couronnes de fleurs à la main qu'ils viennent donner ensuite aux deux bergers.)

CLIMÈNE ET DAPHNÉ donnant la main à leurs amants.

Dans les choses grandes et belles,
 Il suffit d'avoir entrepris.

TIRCIS ET DORILAS.

Ah ! que d'un doux succès notre audace est suivie !

FLORE ET PAN. Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais.

CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

Au soin de ses plaisirs donnons-nous désormais.

FLORE ET PAN. Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie !

CHOEUR.

Joignons tous dans ces bois

Nos flûtes et nos voix :

Ce jour nous y convie,

Et faisons aux échos redire mille fois :

LOUIS est le plus grand des rois ;

Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie !

NEUVIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Faunes bergers et bergères, tous se mêlent, et il se fait entre eux des jeux de danse ; après quoi ils se vont préparer pour la comédie.)

AUTRE PROLOGUE.

UNE BERGERE chantante.

Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,

Vains et peu sages médecins ;

Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots latins,

La douleur qui me désespère.

Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.

Hélas ! hélas ! je n'ose découvrir

Mon amoureux martyr

Au berger pour qui je soupire,

Et qui seul peut me secourir.

Ne prétendez pas le finir,

Ignorants médecins ; vous ne sauriez le faire,

Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.

Ces remèdes peu sûrs, dont le simple vulgaire

Croit que vous connoissez l'admirable vertu,

Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire

Et tout votre caquet ne peut être reçu

Que d'un MALADE IMAGINAIRE.

Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,

Vains et peu sages médecins, etc.

(Le théâtre change, et représente une chambre.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARGAN assis, une table devant lui, comptant avec des jetons les parties de son apothicaire.

Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt; trois et deux font cinq. « Plus, du vingt-
 » quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif
 » et émollient, pour amollir, humecter et rafraîchir
 » les entrailles de monsieur. » Ce qui me plaît de
 monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses
 parties sont toujours fort civiles. « Les entrailles de
 » monsieur, trente sols. » Oui; mais, monsieur Fleu-
 rant, ce n'est pas tout que d'être civil : il faut être
 aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades.
 Trente sols un lavement! Je suis votre serviteur, je
 vous l'ai déjà dit; vous ne me les avez mis dans les
 autres parties qu'à vingt sols, et vingt sols en lan-
 gage d'apothicaire, c'est-à-dire dix sols; les voilà,
 dix sols. « Plus, dudit jour, un bon clystère déter-
 » sif, composé avec catholicon double, rhubarbe,
 » miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour
 » balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de mon-
 » sieur, trente sols. » Avec votre permission, dix
 sols. « Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique,
 » soporatif et somnifère, composé pour faire dormir
 » monsieur, trente-cinq sols. » Je ne me plains pas
 de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze,
 seize et dix-sept sols six deniers. « Plus, du vingt-
 » cinquième, une bonne médecine purgative et cor-
 » roborative, composée de casse récente avec séné-
 » levantin, et autres, suivant l'ordonnance de mon-
 » sieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de
 » monsieur, quatre livres. » Ah! monsieur Fleurant,
 c'est se moquer : il faut vivre avec les malades. Mon-
 sieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre qua-
 tre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît.
 Vingt et trente sols. « Plus, dudit jour, une potion
 » anodine et astringente, pour faire reposer monsieur,
 » trente sols. » Bon, dix et quinze sols. « Plus, du
 » vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chas-
 » ser les vents de monsieur, trente sols. » Dix sols,
 monsieur Fleurant. « Plus, le clystère de monsieur,

» réitéré le soir, comme dessus, trente sols. » Monsieur Fleurant, dix sols. » Plus, du vingt-septième, » une bonne médecine, composée pour hâter d'aller, et chasser dehors les mauvaises humeurs de » monsieur, trois livres. » Bon, vingt et trente sols; je suis bien aise que vous soyez raisonnable. » Plus, » du vingt-huitième, une prise de petit-lait clarifié » et dulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer, et rafraîchir le sang de monsieur, vingt sols. » Bon, dix sols. » Plus, une potion cordiale et préservative, » composée avec douze grains de bézoard, sirop de » limon et grenades, et autres, suivant l'ordonnance, cinq livres. » Ah! monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade : contentez-vous de quatre francs; vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sols six deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements; et l'autre mois, il y avoit douze médecines et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. (Voyant que personne ne vient, et qu'il n'y a aucun de ses gens dans sa chambre.) Il n'y a personne. J'ai beau dire : on me laisse toujours seul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (Après avoir sonné une sonnette qui est sur sa table.) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin. Point d'affaire. Drelin, drelin, drelin. Ils sont sourds... Toinette! Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnois point. Chienne! coquine! Drelin, drelin, drelin. J'enrage! (Il ne sonne plus, mais il crie.) Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah! mon Dieu! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCÈNE II.

ARGAN, TOINETTE.

TOINETTE en entrant. On y va!

ARGAN.

Ah! chienne! ah! carogne!

TOINETTE faisant semblant de s'être cogné la tête. Diantre soit fait de votre impatience ! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de tête contre la carne d'un volet.

ARGAN en colère. Ah ! traîtresse !...

TOINETTE interrompant Argan. Ah !

ARGAN. Il y a...

TOINETTE. Ah !

ARGAN. Il y a une heure...

TOINETTE. Ah !

ARGAN. Tu m'as laissé...

TOINETTE. Ah !

ARGAN. Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE. Çamon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARGAN. Tu m'as fait égosiller, carogne.

TOINETTE. Et vous m'avez fait, vous, casser la tête : l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, si vous voulez.

ARGAN. Quoi ! coquine...

TOINETTE. Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN. Me laisser, traîtresse...

TOINETTE interrompant encore Argan. Ah !

ARGAN. Chienne ! tu veux...

TOINETTE. Ah !

ARGAN. Quoi ! il faudra encore que je n'aie pas le plaisir de la quereller ?

TOINETTE. Querellez tout votre saoul : je le veux bien.

ARGAN. Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE. Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que, de mon côté, j'aie le plaisir de pleurer : chacun le sien, ce n'est pas trop. Ah !

ARGAN. Allons, il faut en passer par là. Ote-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. (Après s'être levé.) Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?

TOINETTE. Votre lavement ?

ARGAN. Oui. Ai-je bien fait de la bile ?

TOINETTE. Ma foi ! je ne me mêle pas de ces affaires-là ; c'est à monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

ARGAN. Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

TOINETTE. Ce monsieur Fleurant-là et ce monsieur Purgon s'égayent bien sur votre corps ; ils ont en vous une bonne vache à lait, et je voudrais bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remèdes.

ARGAN. Taisez-vous, ignorante ; ce n'est pas à vous à con-

trôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique : j'ai à lui dire quelque chose.

TOINETTE. La voici qui vient d'elle-même ; elle a deviné votre pensée.

SCÈNE III.

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ARGAN. Approchez, Angélique : vous venez à propos ; je voulois vous parler.

ANGÉLIQUE. Me voilà prête à vous ouïr.

ARGAN. Attendez. (A Toinette.) Donnez-moi mon bâton. Je vais revenir tout à l'heure.

TOINETTE. Allez vite, monsieur, allez. Monsieur Fleurant nous donne des affaires.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ANGÉLIQUE. Toinette !

TOINETTE. Quoi ?

ANGÉLIQUE. Regarde-moi un peu.

TOINETTE. Hé bien ! je vous regarde.

ANGÉLIQUE. Toinette !

TOINETTE. Hé bien ! quoi, Toinette ?

ANGÉLIQUE. Ne devines-tu point de quoi je veux parler ?

TOINETTE. Je m'en doute assez : de notre jeune amant ; car c'est sur lui depuis six jours que roulent tous nos entretiens, et vous n'êtes point bien, si vous n'en parlez à toute heure.

ANGÉLIQUE. Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la première à m'en entretenir ? Et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours ?

TOINETTE. Vous ne m'en donnez pas le temps ; et vous avez des soins là-dessus qu'il est difficile de prévenir.

ANGÉLIQUE. Je t'avoue que je ne saurois me lasser de te parler de lui, et que mon cœur profite avec chaleur de tous les moments de s'ouvrir à toi. Mais, dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui ?

TOINETTE. Je n'ai garde.

ANGÉLIQUE. Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions ?

TOINETTE. Je ne dis pas cela.

ANGÉLIQUE. Et voudrais-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi ?

TOINETTE. A Dieu ne plaise !

- ANGÉLIQUE. Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connoissance?
- TOINETTE. Oui.
- ANGÉLIQUE. Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense, sans me connoître, est tout à fait d'un honnête homme?
- TOINETTE. Oui.
- ANGÉLIQUE. Que l'on ne peut pas en user plus généreusement?
- TOINETTE. D'accord.
- ANGÉLIQUE. Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde?
- TOINETTE. Oh! oui.
- ANGÉLIQUE. Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne?
- TOINETTE. Assurément.
- ANGÉLIQUE. Qu'il a l'air le meilleur du monde?
- TOINETTE. Sans doute.
- ANGÉLIQUE. Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble?
- TOINETTE. Cela est sûr.
- ANGÉLIQUE. Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit?
- TOINETTE. Il est vrai.
- ANGÉLIQUE. Et qu'il n'est rien de plus fâcheux que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le ciel nous inspire?
- TOINETTE. Vous avez raison.
- ANGÉLIQUE. Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?
- TOINETTE. Hé! hé! ces choses-là parfois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité; et j'ai vu de grands comédiens là-dessus.
- ANGÉLIQUE. Ah! Toinette, que dis-tu là? Hélas! de la façon qu'il parle, seroit-il bien possible qu'il ne me dit pas vrai?
- TOINETTE. En tout cas, vous en serez bientôt éclaircie; et la résolution où il vous écrit hier qu'il étoit de vous faire demander en mariage est une prompte voie à vous faire connoître s'il vous dit vrai ou non. C'en sera là la bonne preuve.
- ANGÉLIQUE. Ah! Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.
- TOINETTE. Voilà votre père qui revient.

SCÈNE V.

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ARGAN. Oh ça, ma fille, je vais vous dire une nouvelle où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela? Vous riez? Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage! Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah! nature, nature! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGÉLIQUE. Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN. Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante : la chose est donc conclue, et je vous ai promise.

ANGÉLIQUE. C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN. Ma femme, votre belle-mère, avoit envie que je vous fisse religieuse, et votre petite sœur Louison aussi; et de tout temps elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE à part. La bonne bête a ses raisons.

ARGAN. Elle ne vouloit point consentir à ce mariage; mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée.

ANGÉLIQUE. Ah! mon père, que je vous suis obligée de toutes vos bontés!

TOINETTE à Argan. En vérité, je vous sais bon gré de cela; et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN. Je n'ai point encore vu la personne; mais on m'a dit que j'en serois content, et toi aussi.

ANGÉLIQUE. Assurément, mon père.

ARGAN. Comment! l'as-tu vue?

ANGÉLIQUE. Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connoître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN. Ils ne m'ont pas dit cela; mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGÉLIQUE. Oui, mon père.

ARGAN. De belle taille.

ANGÉLIQUE. Sans doute.

ARGAN. Agréable de sa personne.

ANGÉLIQUE. Assurément.

ARGAN. De bonne physionomie.

ANGÉLIQUE. Très-bonne.

- ARGAN. Sage et bien né.
- ANGÉLIQUE. Tout à fait.
- ARGAN. Fort honnête.
- ANGÉLIQUE. Le plus honnête homme du monde.
- ARGAN. Qui parle bien latin et grec.
- ANGÉLIQUE. C'est ce que je ne sais pas.
- ARGAN. Et qui sera reçu médecin dans trois jours.
- ANGÉLIQUE. Lui, mon père?
- ARGAN. Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?
- ANGÉLIQUE. Non, vraiment. Qui vous l'a dit, à vous?
- ARGAN. Monsieur Purgon.
- ANGÉLIQUE. Est-ce que monsieur Purgon le connoît?
- ARGAN. La belle demande! Il faut bien qu'il le connoisse, puisque c'est son neveu.
- ANGÉLIQUE. Cléante, neveu de monsieur Purgon?
- ARGAN. Quel Cléante? nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.
- ANGÉLIQUE. Hé! oui.
- ARGAN. Hé bien! c'est le neveu de monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, monsieur Diafoirus, et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, monsieur Purgon, monsieur Fleurant et moi; et demain, ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce? Vous voilà tout ébaubie!
- ANGÉLIQUE. C'est, mon père, que je connois que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.
- TOINETTE. Quoi! monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque? Et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin?
- ARGAN. Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es?
- TOINETTE. Mon Dieu! tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble, sans nous emporter? La, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage?
- ARGAN. Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même des consultations et des ordonnances.
- TOINETTE. Hé bien! voilà dire une raison, et il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, monsieur, mettez la main à la conscience: est-ce que vous êtes malade?

ARGAN. Comment, coquine! si je suis malade! si je suis malade, impudente!

TOINETTE. Hé bien! oui, monsieur, vous êtes malade; n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez : voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ARGAN. C'est pour moi que je lui donne ce médecin, et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

TOINETTE. Ma foi, monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil?

ARGAN. Quel est-il, ce conseil?

TOINETTE. De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN. Et la raison?

TOINETTE. La raison, c'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN. Elle n'y consentira point?

TOINETTE. Non.

ARGAN. Ma fille?

TOINETTE. Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN. J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier; et, de plus, monsieur Purgon, qui n'a ni femme ni enfants, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage; et monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE. Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.

ARGAN. Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOINETTE. Monsieur, tout cela est bel et bon; mais j'en reviens toujours là : je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari; et elle n'est point faite pour être madame Diafoirus.

ARGAN. Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE. Hé, fi! ne dites pas cela.

ARGAN. Comment! que je ne dise pas cela?

TOINETTE. Hé, non.

ARGAN. Et pourquoi ne le dirois-je pas?

TOINETTE. On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN. On dira ce qu'on voudra; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE. Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

- ARGAN. Je l'y forcerai bien.
 TOINETTE. Elle ne le fera pas, vous dis-je.
 ARGAN. Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.
 TOINETTE. Vous ?
 ARGAN. Moi.
 TOINETTE. Bon !
 ARGAN. Comment, bon ?
 TOINETTE. Vous ne la mettez point dans un couvent.
 ARGAN. Je ne la mettrai point dans un couvent ?
 TOINETTE. Non.
 ARGAN. Non ?
 TOINETTE. Non.
 ARGAN. Ouais ! voici qui est plaisant ! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?
 TOINETTE. Non, vous dis-je.
 ARGAN. Qui m'en empêchera ?
 TOINETTE. Vous-même.
 ARGAN. Moi ?
 TOINETTE. Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.
 ARGAN. Je l'aurai.
 TOINETTE. Vous vous moquez.
 ARGAN. Je ne me moque point.
 TOINETTE. La tendresse paternelle vous prendra.
 ARGAN. Elle ne me prendra point.
 TOINETTE. Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un Mon petit papa mignon prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.
 ARGAN. Tout cela ne fera rien.
 TOINETTE. Oui, oui.
 ARGAN. Je vous dis que je n'en démordrai point.
 TOINETTE. Bagatelles !
 ARGAN. Il ne faut point dire bagatelles.
 TOINETTE. Mon Dieu ! je vous connois ; vous êtes bon naturellement.
 ARGAN avec emportement. Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.
 TOINETTE. Doucement, monsieur, vous ne songez pas que vous êtes malade.
 ARGAN. Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.
 TOINETTE. Et moi je lui défends absolument d'en faire rien.
 ARGAN. Où est-ce donc que nous sommes ? et quelle audace est-ce là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître ?
 TOINETTE. Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.
 ARGAN courant après Toinette. Ah ! insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE évitant Argan, et mettant la chaise entre elle et lui. Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN courant après Toinette autour de la chaise avec son bâton. Viens, viens, que je t'apprenne à parler!

TOINETTE se sauvant du côté où n'est point Argan. Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN de même. Chiienne!

TOINETTE de même. Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN de même. Pendarde!

TOINETTE de même. Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN de même. Carogne!

TOINETTE de même. Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN s'arrêtant. Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là?

ANGÉLIQUE. Hé! mon père, ne vous faites point malade.

ARGAN à Angélique. Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE en s'en allant. Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit.

ARGAN se jetant dans sa chaise. Ah! ah! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

SCÈNE VI.

BÉLINE, ARGAN.

- ARGAN. Ah! ma femme, approchez.
 BÉLINE. Qu'avez-vous, mon pauvre mari?
 ARGAN. Venez-vous-en ici à mon secours.
 BÉLINE. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils?
 ARGAN. Mamie!
 BÉLINE. Mon ami!
 ARGAN. On vient de me mettre en colère.
 BÉLINE. Hélas! pauvre petit mari! Comment donc, mon ami?
 ARGAN. Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.
 BÉLINE. Ne vous passionnez donc point.
 ARGAN. Elle m'a fait enrager, mamie.
 BÉLINE. Doucement, mon fils.
 ARGAN. Elle a contrecarré, une heure durant, les choses que je veux faire.
 BÉLINE. La, la, tout doux!
 ARGAN. Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.
 BÉLINE. C'est une impertinente.
 ARGAN. Vous savez, mon cœur, ce qui en est.

- BÉLINE. Oui, mon cœur, elle a tort.
 ARGAN. Mamour, cette coquine-là me fera mourir.
 BÉLINE. Hé la! hé la!
 ARGAN. Elle est cause de toute la bile que je fais.
 BÉLINE. Ne vous fâchez point tant.
 ARGAN. Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser.
 BÉLINE. Mon Dieu! mon fils, il n'y a point de serviteurs et de servantes qui n'aient leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités, à cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, et surtout fidèle; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà! Toinette!

SCÈNE VII.

ARGAN, BÉLINE, TOINETTE.

- TOINETTE. Madame.
 BÉLINE. Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère?
 TOINETTE d'un ton doucereux. Moi, madame! Hélas! je ne sais pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe qu'à complaire à monsieur en toutes choses.
 ARGAN. Ah! la traîtresse!
 TOINETTE. Il nous a dit qu'il vouloit donner sa fille en mariage au fils de monsieur Diafoirus: je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle; mais que je croyois qu'il seroit mieux de la mettre dans un couvent.
 BÉLINE. Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.
 ARGAN. Ah! mamour, vous la croyez? C'est une scélérate; elle m'a dit cent insolences.
 BÉLINE. Hé bien! je vous crois, mon ami. La, remettez-vous. Ecoutez, Toinette: si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Ça, donnez-moi son manteau fourré et des oreillers, que je l'accorde dans sa chaise. Vous voilà je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles: il n'y a rien qui enrume tant que de prendre l'air par les oreilles.
 ARGAN. Ah! mamie, je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi.
 BÉLINE accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan. Levez-vous, que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons

celui-ci derrière votre dos, et cet autre là pour soutenir votre tête.

TOINETTE lui mettant rudement un oreiller sur la tête. Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARGAN se levant en colère, et jetant les oreillers à Toinette, qui s'enfuit. Ah! coquine, tu veux m'étouffer.

SCÈNE VIII.

ARGAN, BÉLINE.

BÉLINE. Hé la, hé la! Qu'est-ce que c'est donc?

ARGAN se jetant dans sa chaise. Ah, ah, ah! Je n'en puis plus.

BÉLINE. Pourquoi vous emporter ainsi? Elle a cru faire bien.

ARGAN. Vous ne connoissez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah! elle m'a mis tout hors de moi; et il faudra plus de huit médecines et de douze lavements pour réparer tout ceci.

BÉLINE. La, la, mon petit ami, apaisez-vous un peu.

ARGAN. Mamie, vous êtes toute ma consolation.

BÉLINE. Pauvre petit fils!

ARGAN. Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BÉLINE. Ah! mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie: je ne saurois souffrir cette pensée; et le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN. Je vous avois dit de parler pour cela à votre nofaire.

BÉLINE. Le voilà là dedans que j'ai amené avec moi.

ARGAN. Faites-le donc entrer, mamour.

BÉLINE. Hélas! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guère en état de songer à tout cela.

SCÈNE IX.

MONSIEUR DE BONNEFOI, BÉLINE, ARGAN.

ARGAN. Approchez, monsieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis; et je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.

BÉLINE. Hélas! je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

M. DE BONNEFOI. Elle m'a, monsieur, expliqué vos intentions, et le dessein où vous êtes pour elle; et j'ai à vous dire là-dessus que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARGAN.

Mais pourquoi ?

M. DE BONNEFOI.

La coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourroit faire : mais, à Paris, et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut ; et la disposition seroit nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre vifs ; encore faut-il qu'il n'y ait enfants, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant de soin ! J'aurois envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrois faire.

M. DE BONNEFOI.

Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller ; car ils sont d'ordinaire sévères là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi : ce sont gens de difficultés, et qui sont ignorants des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis ; qui savent aplanir les difficultés d'une affaire, et trouver des moyens d'éluder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours ? Il faut de la facilité dans les choses ; autrement, nous ne ferions rien, et je ne donnerois pas un sol de notre métier.

ARGAN.

Ma femme m'avoit bien dit, monsieur, que vous étiez fort habile et fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien et en frustrer mes enfants ?

M. DE BONNEFOI.

Comment vous pouvez faire ? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez en bonne forme, par votre testament, tout ce que vous pouvez ; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations non suspectes au profit de divers créanciers qui prêteront leurs noms à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pouvez avoir payables au porteur.

BÉLINE.

Mon Dieu ! il ne faut point vous tourmenter de

tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN. Mamie !

BÉLINE. Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre...

ARGAN. Ma chère femme !

BÉLINE. La vie ne me sera plus de rien.

ARGAN. Mamour !

BÉLINE. Et je suivrai vos pas, pour vous faire connoître la tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN. Mamie, vous me fendez le cœur ! Consolerez-vous, je vous en prie.

M. DE BONNEFOI à Béline. Ces larmes sont hors de saison ; et les choses n'en sont point encore là.

BÉLINE. Ah ! monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement.

ARGAN. Tout le regret que j'aurai, si je meurs, mamie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

M. DE BONNEFOI. Cela pourra venir encore.

ARGAN. Il faut faire mon testament, mamour, de la façon que monsieur dit ; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans les lambris de mon alcôve, et deux billets payables au porteur, qui me sont dus, l'un par monsieur Damon, et l'autre par monsieur Gérante.

BÉLINE. Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah !... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcôve ?

ARGAN. Vingt mille francs, mamour.

BÉLINE. Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah !... De combien sont les deux billets ?

ARGAN. Ils sont, mamie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.

BÉLINE. Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de vous.

M. DE BONNEFOI à Argan. Voulez-vous que nous procédions au testament ?

ARGAN. Oui, monsieur ; mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moi, je vous prie.

BÉLINE. Allons, mon pauvre petit fils.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

TOINETTE. Les voilà avec un notaire, et j'ai ouï parler de testament. Votre belle-mère ne s'endort point ; et c'est sans doute quelque conspiration contre vos intérêts, où elle pousse votre père.

ANGÉLIQUE. Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violents que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

TOINETTE. Moi, vous abandonner! J'aimerois mieux mourir. Votre belle-mère a beau me faire sa confidente, et me vouloir jeter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle; et j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire; j'emploierai toute chose pour vous servir; mais, pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zèle que j'ai pour vous, et feindre d'entrer dans les sentiments de votre père et de votre belle-mère.

ANGÉLIQUE. Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE. Je n'ai personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle, mon amant; et il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui, il est trop tard; mais demain, de grand matin, je l'enverrai querir, et il sera ravi de...

SCÈNE XI.

BÉLINE dans la maison; ANGÉLIQUE, TOINETTE.

BÉLINE. Toinette!

TOINETTE à Angélique. Voilà qu'on m'appelle. Bonsoir. Reposez-vous sur moi.

PREMIER INTERMÈDE.

Le théâtre change, et représente une ville.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Polichinelle, dans la nuit, vient pour donner une sérénade à sa maîtresse. Il est interrompu d'abord par des violons contre lesquels il se met en colère, et ensuite par le guet composé de musiciens et de danseurs.)

POLICHINELLE.

O amour, amour, amour, amour! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle? A quoi t'amuses-tu, misérable insensé que tu es? Tu quittes les soins de ton négoce, et tu laisses aller tes affaires à l'abandon; tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos

de la nuit ; et tout cela pour qui ? Pour une dragonne, franche dragonne ; une diablesse qui te rembarre et se moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raisonner là-dessus. Tu le veux, amour ; il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un homme de mon âge ; mais qu'y faire ? On n'est pas sage quand on veut ; et les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes. Je viens voir si je ne pourrai point adoucir ma tigresse par une sérénade. Il n'y a rien, parfois, qui soit si touchant qu'un amant qui vient chanter ses doléances aux gonds et aux verrous de la porte de sa maîtresse. (Après avoir pris son luth) Voici de quoi accompagner ma voix. O nuit ! ô chère nuit ! porte mes plaintes amoureuses jusque dans le lit de mon inflexible.

Notte e di v' amo e v' adoro.
Cerco un sì per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bella ingrata, io morirò.

Frà la speranza
S'afflige il cuore,
In lontananza
Consuma l'hore ;
Si dolce inganno
Che mi figura
Breve l'affano,
Ahi ! troppo dura !

Così per troppo amar languisco e muoro.

Notte e di v' amo e v' adoro.
Cerco un sì per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bella ingrata, io morirò.

Se non dormite,
Almen pensate
Alle ferite
Ch' al cuor mi fate,
Deh ! almen fingete,
Per mio conforto,
Se m'uccidete,
D'haver il torto ;

Vostra pietà mi scemerà il martoro.

Notte e di v' amo e v' adoro,
Cerco un sì per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bella ingrata, io morirò.

SCÈNE II.

POLICHINELLE; UNE VIEILLE se présentant à la fenêtre, et répondant à Polichinelle pour se moquer de lui.

LA VIEILLE chante. Zerbinetti, ch' ogn' hor con finti sguardi,

Mentiti desiri,
Fallaci sospiri;
Accenti buggiardi,
Di fede vi preggiate,
Ah! che non m'ingannate.
Che già so per prova,
Ch' in voi non si trova
Costanza ne fede;

Oh! quanto è pazza colei che vi crede!

Quei sguardi languidi
Non m'innamorano,
Quei sospir fervidi
Più non m'inflammanno,
Vel' giuro a fe.

Zerbino misero,
Del vostro piangere
Il mio cuor libero
Vuol sempre ridere;
Credete a me
Che già so per prova,
Ch' in voi non si trova
Costanza ne fede;

Oh! quanto è pazza colei che vi crede!

SCÈNE III.

POLICHINELLE; VIOLONS derrière le théâtre.

LES VIOLONS commencent un air.

POLICHINELLE. Quelle impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix?

LES VIOLONS continuent à jouer.

POLICHINELLE. Paix là! taisez-vous, violons! Laissez-moi me plaindre à mon aise des cruautés de mon inexorable.

LES VIOLONS de même.

POLICHINELLE. Taisez-vous, vous dis-je. C'est moi qui veux chanter.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE. Paix donc!

LES VIOLONS,

POLICHINELLE. Ouais!

- POLICHINELLE. Ahi!
LES VIOLONS.
- POLICHINELLE. Est-ce pour rire?
LES VIOLONS.
- POLICHINELLE. Ah! que de bruit!
LES VIOLONS.
- POLICHINELLE. Le diable vous emporte!
LES VIOLONS.
- POLICHINELLE. J'enrage!
LES VIOLONS.
- POLICHINELLE. Vous ne vous taisez pas? Ah! Dieu soit loué!
LES VIOLONS.
- POLICHINELLE. Encore?
LES VIOLONS.
- POLICHINELLE. Peste des violons!
LES VIOLONS.
- POLICHINELLE. La sottie musique que voilà!
LES VIOLONS.
- POLICHINELLE chantant pour se moquer des violons. La, la, la, la, la, la.
LES VIOLONS.
- POLICHINELLE de même. La, la, la, la, la, la.
LES VIOLONS.
- POLICHINELLE de même. La, la, la, la, la, la.
LES VIOLONS.
- POLICHINELLE de même. La, la, la, la, la, la.
LES VIOLONS.
- POLICHINELLE de même. La, la, la, la, la, la.
LES VIOLONS.
- POLICHINELLE. Par ma foi, cela me divertit. Poursuivez, messieurs les violons, vous me ferez plaisir. (N'entendant plus rien.) Allons donc, continuez, je vous en prie.

SCÈNE IV.

POLICHINELLE seul.

Voilà le moyen de les faire taire. La musique est accoutumée à ne point faire ce qu'on veut. Oh sus, à nous. Avant que de chanter, il faut que je prélude

LE MALADE IMAGINAIRE

un peu et joue quelque pièce, afin de mieux prendre mon ton. (Il prend son luth, dont il fait semblant de jouer, en imitant avec les lèvres et la langue le son de cet instrument.) Plan, plan, plan, plin, plin, plin. Voilà un temps fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plan. Les cordes ne tiennent point par ce temps-là. Plin, plin. J'entends du bruit. Mettons mon luth contre la porte.

SCÈNE V.

POLICHINELLE, ARCHERS passant dans la rue, et accourant au bruit qu'ils entendent.

UN ARCHER chantant. Qui va là? qui va là?

POLICHINELLE bas. Qui diable est-ce là? Est-ce que c'est la mode de parler en musique?

L'ARCHER. Qui va là? qui va là? qui va là?

POLICHINELLE épouventé. Moi, moi, moi.

L'ARCHER. Qui va là? qui va là? vous dis-je.

POLICHINELLE. Moi, moi, vous dis-je.

L'ARCHER. Et qui toi? et qui toi?

POLICHINELLE. Moi, moi, moi, moi, moi, moi.

L'ARCHER. Dis ton nom, dis ton nom, sans davantage attendre.

POLICHINELLE feignant d'être bien hardi.

Mon nom est, Va te faire pendre.

L'ARCHER.

Ici, camarades, ici!

Saisissons l'insolent qui nous répond ainsi!

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

(Tout le guet vient, qui cherche Polichinelle dans la nuit.)

VILONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Qui va là?

VILONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Qui sont les coquins que j'entends?

VILONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Euh?

VILONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

Holà! mes laquais, mes gens.

VILONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Par la mort!

VILONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

Par le sang!

VILONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

J'en jetterai par terre.

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton!

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Donnez-moi mon mousqueton...

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE faisant semblant de tirer un coup de pistolet. Poué!

(Ils tombent tous et s'enfuient.)

SCÈNE VI.

POLICHINELLE seul.

Ah, ah, ah, ah! comme je leur ai donné l'épouvante! Voilà de sottes gens d'avoir peur de moi, qui ai peur des autres. Ma foi, il n'est que de jouer d'adresse en ce monde. Si je n'avois tranché du grand seigneur, et n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me happer. Ah, ah, ah!

(Les archers se rapprochent, et ayant entendu ce qu'il disoit, ils le saisissent au collet.)

SCÈNE VII.

POLICHINELLE, ARCHERS chantants.

LES ARCHERS saisissant Polichinelle.

Nous le tenons. A nous, camarades, à nous;
Dépêchez : de la lumière.

(Tout le guet vient avec des lanternes.)

SCÈNE VIII.

POLICHINELLE, ARCHERS chantants et dansants.

ARCHERS.

Ah! traître! ah! fripon! c'est donc vous?
Faquin, maraud, pendar, impudent, téméraire,
Insolent, effronté, coquin, filou, voleur,

Vous osez nous faire peur?

POLICHINELLE.

Messieurs, c'est que j'étois ivre.

ARCHERS.

Non, non, non; point de raison.

Il faut vous apprendre à vivre.

En prison; vite, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, je ne suis point voleur.

ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Je suis un bourgeois de la ville.

ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Qu'ai-je fait?

ARCHERS.

En prison; vite, en prison.

- POLICHINELLE. Messieurs, laissez-moi aller.
 ARCHERS. Non.
 POLICHINELLE. Je vous prie!
 ARCHERS. Non.
 POLICHINELLE. Hé!
 ARCHERS. Non.
 POLICHINELLE. De grâce!
 ARCHERS. Non, non.
 POLICHINELLE. Messieurs!
 ARCHERS. Non, non, non.
 POLICHINELLE. S'il vous plaît.
 ARCHERS. Non, non.
 POLICHINELLE. Par charité!
 ARCHERS. Non, non.
 POLICHINELLE. Au nom du ciel!
 ARCHERS. Non, non.
 POLICHINELLE. Miséricorde!
 ARCHERS. Non, non, non; point de raison.
 Il faut vous apprendre à vivre.
 En prison; vite, en prison.
 POLICHINELLE. Hé! n'est-il rien, messieurs, qui soit capable d'attendrir vos âmes?
 ARCHERS. Il est aisé de nous toucher;
 Et nous sommes humains plus qu'on ne sauroit croire.
 Donnez-nous doucement six pistoles pour boire,
 Nous allons vous lâcher.
 POLICHINELLE. Hélas! messieurs, je vous assure que je n'ai pas un sou sur moi.
 ARCHERS. Au défaut de six pistoles,
 Choisissez donc, sans façon,
 D'avoir trente croquignoles,
 Ou douze coups de bâton.
 POLICHINELLE. Si c'est une nécessité, et qu'il faille en passer par là, je choisis les croquignoles.
 ARCHERS. Allons, préparez-vous,
 Et comptez bien les coups.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les archers danseurs lui donnent des croquignoles en cadence.)

- POLICHINELLE pendant qu'on lui donne des croquignoles. Un et deux, trois et quatre, cinq et six, sept et huit, neuf et dix, onze et douze, et treize et quatorze et quinze.
 ARCHERS. Ah! ah! vous en voulez passer!
 Allons, c'est à recommencer.
 POLICHINELLE. Ah! messieurs, ma pauvre tête n'en peut plus; et vous venez de me la rendre comme une pomme

cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton que de recommencer.

ARCHERS. Soit. Puisque le bâton est pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les archers danseurs lui donnent des coups de bâton en cadence.)

POLICHINELLE comptant les coups de bâton. Un, deux, trois, quatre, cinq, six. Ah, ah, ah! je n'y saurois plus résister. Tenez, messieurs, voilà six pistoles que je vous donne.

ARCHERS. Ah! l'honnête homme, Ah! l'âme noble et belle,
Adieu, seigneur; adieu, seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE. Messieurs, je vous donne le bonsoir.

ARCHERS. Adieu, seigneur; adieu, seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE. Votre serviteur.

ARCHERS. Adieu, seigneur; adieu, seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE. Très-humble valet.

ARCHERS. Adieu, seigneur; adieu, seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE. Jusqu'au revoir.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Ils dansent tous en réjouissance de l'argent qu'ils ont reçu.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la chambre d'Argan.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE ne reconnoissant pas Cléante. Que demandez-vous, monsieur?

CLÉANTE. Ce que je demande?

TOINETTE. Ah! ah! c'est vous! quelle surprise! Que venez-vous faire céans?

CLÉANTE. Savoir ma destinée, parler à l'aimable Angélique, consulter les sentiments de son cœur, et lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal dont on m'a averti.

TOINETTE. Oui; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique: il y faut des mystères, et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue; qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne; et que ce

LE MALADE IMAGINAIRE.

ne fut que la curiosité d'une vieille tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette comédie, qui donna lieu à la naissance de votre passion; et nous nous sommes bien gardées de parler de cette aventure.

CLÉANTE. Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante, et sous l'apparence de son amant, mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place.

TOINETTE. Voici son père. Retirez-vous un peu, et me laissez lui dire que vous êtes là.

SCÈNE II.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN se croyant seul, et sans voir Toinette. Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin, dans ma chambre, douze allées et douze venues, mais j'ai oublié de lui demander si c'est en long ou en large.

TOINETTE. Monsieur, voilà un...

ARGAN. Parle bas, pendarde! Tu viens m'ébranler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE. Je voulois vous dire, monsieur...

ARGAN. Parle bas, te dis-je.

TOINETTE. Monsieur... (Elle fait semblant de parler.)

ARGAN. Hé?

TOINETTE. Je vous dis que... (Elle fait encore semblant de parler.)

ARGAN. Qu'est-ce que tu dis?

TOINETTE haut. Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN. Qu'il vienne.

(Toinette fait signe à Cléante d'avancer.)

SCÈNE III.

ARGAN, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE. Monsieur...

TOINETTE à Cléante. Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de monsieur.

CLÉANTE. Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout, et de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE feignant d'être en colère. Comment! qu'il se porte mieux! cela est faux. Monsieur se porte toujours mal.

CLÉANTE. J'ai ouï dire que monsieur étoit mieux, et je lui trouve bon visage.

TOINETTE. Que voulez-vous dire avec votre bon visage? Monsieur l'a fort mauvais; et ce sont des impertinents

qui vous ont dit qu'il étoit mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN. Elle a raison.

TOINETTE. Il marche, dort, mange et boit tout comme les autres ; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN. Cela est vrai.

CLÉANTE. Monsieur, j'en suis au désespoir. Je viens de la part du maître à chanter de mademoiselle votre fille ; il s'est vu obligé d'aller à la campagne pour quelques jours ; et, comme son ami intime, il m'envoie à sa place pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant, elle ne vint à oublier ce qu'elle sait déjà.

ARGAN. Fort bien. (A Toinette.) Appelez Angélique.

TOINETTE. Je crois, monsieur, qu'il sera mieux de mener monsieur à sa chambre.

ARGAN. Non, faites-la venir.

TOINETTE. Il ne pourra lui donner leçon comme il faut, s'ils ne sont en particulier.

ARGAN. Si fait, si fait.

TOINETTE. Monsieur, cela ne fera que vous étourdir ; et il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous êtes, et vous ébranler le cerveau.

ARGAN. Point, point : j'aime la musique, et je serai bien aise de... Ah ! la voici. (A Toinette.) Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.

SCÈNE IV.

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE.

ARGAN. Venez, ma fille. Votre maître de musique est allé aux champs ; et voilà une personne qu'il envoie à sa place pour vous montrer.

ANGÉLIQUE reconnoissant Cléante. Ah ! ciel !

ARGAN. Qu'est-ce ? D'où vient cette surprise ?

ANGÉLIQUE. C'est...

ARGAN. Quoi ? Qui vous émeut de la sorte ?

ANGÉLIQUE. C'est, mon père, une aventure surprenante qui se rencontre ici.

ARGAN. Comment ?

ANGÉLIQUE. J'ai songé cette nuit que j'étois dans le plus grand embarras du monde, et qu'une personne, faite tout comme monsieur, s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé secours, et qui m'est venue tirer de la peine où j'étois ; et ma surprise a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

LE MALADE IMAGINAIRE.

Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit en dormant, soit en veillant; et mon bonheur seroit grand, sans doute, si vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeassiez digne de vous tirer; et il n'y a rien que je ne fisse pour...

SCÈNE V.

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE à Argan. Ma foi, monsieur, je suis pour vous maintenant; et je me dédis de tout ce que je disois hier. Voici monsieur Diafoirus le père et monsieur Diafoirus le fils, qui viennent vous rendre visite. Que vous serez bien engendré! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, et le plus spirituel. Il n'a dit que deux mots qui m'ont ravie; et votre fille va être charmée de lui.

ARGAN à Cléante qui feint de vouloir s'en aller. Ne vous en allez point, monsieur. C'est que je marie ma fille; et voilà qu'on lui amène son prétendu mari, qu'elle n'a point encore vu.

CLÉANTE. C'est m'honorer beaucoup, monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevue si agréable.

ARGAN. C'est le fils d'un habile médecin; et le mariage se fera dans quatre jours.

CLÉANTE. Fort bien.

ARGAN. Mandez-le un peu à son maître de musique, afin qu'il se trouve à la noce.

CLÉANTE. Je n'y manquerai pas.

ARGAN. Je vous y prie aussi.

CLÉANTE. Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE. Allons, qu'on se range: les voici.

SCÈNE VI.

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE, LAQUAIS.

ARGAN mettant la main à son bonnet sans l'ôter. Monsieur Purgon, monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier: vous savez les conséquences.

M. DIAFOIRUS. Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

(Argan et M. Diafoirus parlent en même temps.)

ARGAN. Je reçois, monsieur,

M. DIAFOIRUS. Nous venons ici, monsieur,

ARGAN. Avec beaucoup de joie,

- M. DIAFOIRUS. Mon fils Thomas et moi,
 ARGAN. L'honneur que vous me faites,
 M. DIAFOIRUS. Vous témoigner, monsieur,
 ARGAN. Et j'aurois souhaité...
 M. DIAFOIRUS. Le ravissement où nous sommes...
 ARGAN. De pouvoir aller chez vous...
 M. DIAFOIRUS. De la grâce que vous nous faites...
 ARGAN. Pour vous en assurer;
 M. DIAFOIRUS. De vouloir bien nous recevoir...
 ARGAN. Mais vous savez, monsieur,
 M. DIAFOIRUS. Dans l'honneur, monsieur,
 ARGAN. Ce que c'est qu'un pauvre malade,
 M. DIAFOIRUS. De votre alliance;
 ARGAN. Qui ne peut faire autre chose...
 M. DIAFOIRUS. Et vous assurer...
 ARGAN. Que de vous dire ici...
 M. DIAFOIRUS. Que dans les choses qui dépendront de notre métier,
 ARGAN. Qu'il cherchera toutes les occasions...
 M. DIAFOIRUS. De même qu'en toute autre,
 ARGAN. De vous faire connoître, monsieur,
 M. DIAFOIRUS. Nous serons toujours prêts, monsieur,
 ARGAN. Qu'il est tout à votre service.
 M. DIAFOIRUS. A vous témoigner notre zèle. (A son fils.) Allons,
 Thomas, avancez. Faites vos compliments.
 THOMAS DIAFOIRUS à M. Diafoirus. N'est-ce pas par le père qu'il
 convient de commencer?
 M. DIAFOIRUS. Oui.
 THOMAS DIAFOIRUS à Argan. Monsieur, je viens saluer, reconnoître,
 chérir et révéler en vous un second père, mais un
 second père auquel j'ose dire que je me trouve plus
 redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré;
 mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité;
 mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens
 de lui est un ouvrage de son corps; mais ce que je
 tiens de vous est un ouvrage de votre volonté; et
 d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-
 dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et
 d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation,
 dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance,
 les très-humbles et très-respectueux hommages.
 TOINETTE. Vivent les collègues d'où l'on sort si habile homme!
 THOMAS DIAFOIRUS à M. Diafoirus. Cela a-t-il bien été, mon père?
 M. DIAFOIRUS. *Optime.*
 ARGAN à Angélique. Allons, saluez monsieur.
 THOMAS DIAFOIRUS à M. Diafoirus. Baisera-t-je?
 M. DIAFOIRUS. Oui, oui.
 THOMAS DIAFOIRUS à Angélique. Madame, c'est avec justice que le

ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on...

ARGAN à Thomas Diafoirus. Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS. Où donc est-elle?

ARGAN. Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS. Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue?

M. DIAFOIRUS. Faites toujours le compliment à mademoiselle.

THOMAS DIAFOIRUS. Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue d' Memnon rendoit un son harmonieux lorsqu'elle venoit à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés; et, comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dorés-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, mademoiselle, votre très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et mari.

TOINETTE. Voilà ce que c'est que d'étudier! on apprend à dire de belles choses.

ARGAN à Cléante. Hé! que dites-vous de cela?

CLÉANTE. Que monsieur fait merveilles, et que s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

TOINETTE. Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

ARGAN. Allons, vite, machaise, et des sièges à tout le monde. (Des laquais donnent des sièges.) Mettez-vous là, ma fille. (A M. Diafoirus.) Vous voyez, monsieur, que tout le monde admire monsieur votre fils; et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

M. DIAFOIRUS. Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il étoit petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé. On le voyoit toujours doux, paisible et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du

monde à lui apprendre à lire ; et il avoit neuf ans, qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. Bon ! disois-je en moi-même : les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable ; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps ; et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine ; mais il se roidissoit contre les difficultés ; et ses régents se louoient toujours à moi de son assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences ; et je puis dire, sans vanité, que depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable ; et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS tirant de sa poche une grande thèse roulée qu'il présente à Angélique. J'ai contre les circulateurs soutenu une thèse, qu'avec la permission (saluant Argan.) de monsieur, j'ose présenter à mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

ANGÉLIQUE. Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connois pas à ces choses-là.

TOINETTE prenant la thèse. Donnez, donnez. Elle est toujours bonne à prendre pour l'image : cela servira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS saluant encore Argan. Avec la permission aussi de monsieur, je vous invite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

TOINETTE. Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses ; mais donner une dissection est quelque chose de plus galant.

M. DIAFOIRUS. Au reste, pour ce qui est des qualités requises pour le mariage et la propagation, je vous assure que, se-

lon les règles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter; qu'il possède en un degré louable la vertu prolifique, et qu'il est du temperament qu'il faut pour engendrer et procréer des enfants bien conditionnés.

ARGAN. N'est-ce pas votre intention, monsieur, de le pousser à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin?

M. DIAFOIRUS. A vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé qu'il falloit mieux pour nous autres demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne; et, pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

TOINETTE. Cela est plaisant! et ils sont bien impertinents de vouloir que, vous autres messieurs, vous les guérissiez! Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions et leur ordonner des remèdes; c'est à eux à guérir, s'ils peuvent.

M. DIAFOIRUS. Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN à Cléante. Monsieur, faites un peu chanter ma fille devant la compagnie.

CLÉANTE. J'attendois vos ordres, monsieur; et il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec mademoiselle une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. (A Angélique, lui donnant un papier.) Tenez, voilà votre partie.

ANGÉLIQUE. Moi?

CLÉANTE bas à Angélique. Ne vous défendez point, s'il vous plaît, et me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scène que nous devons chanter. (Haut.) Je n'ai pas une voix à chanter; mais ici il suffit que je me fasse entendre; et l'on aura la bonté de m'excuser, par la nécessité où je me trouve de faire chanter mademoiselle.

ARGAN. Les vers en sont-ils beaux?

CLÉANTE. C'est proprement ici un petit opéra impromptu; et vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manières de vers libres, tels que la passion et la nécessité peuvent faire trouver à deux personnes qui disent les choses d'elles-mêmes, et parlent sur-le-champ.

ARGAN. Fort bien. Écoutez.

CLÉANTE.

Voici le sujet de la scène. Un berger étoit attentif aux beautés d'un spectacle qui ne faisoit que de commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention par un bruit qu'il entendit à ses côtés. Il se retourne, et voit un brutal qui, de paroles insolentes, maltraitoit une bergère. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage : et, après avoir donné au brutal le châtiment de son insolence, il vient à la bergère, et voit une jeune personne qui, des plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, versoit des larmes qu'il trouva les plus belles du monde. Hélas ! dit-il en lui-même, est-on capable d'outrager une personne si aimable ? Et quel inhumain, quel barbare ne seroit touché par de telles larmes ? Il prend soin de les arrêter, ces larmes qu'il trouve si belles ; et l'aimable bergère prend soin en même temps de le remercier de son léger service, mais d'une manière si charmante, si tendre et si passionnée, que le berger n'y peut résister ; et chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flamme, dont son cœur se sent pénétré. Est-il, disoit-il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remerciement ? Et que ne voudroit-on pas faire ? à quels services, à quels dangers ne seroit-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une âme si reconnaissante ? Tout le spectacle passe, sans qu'il y donne aucune attention ; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant, il le sépare de son adorable bergère ; et, de cette première vue, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussitôt à sentir tous les maux de l'absence, et il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vue, dont il conserve nuit et jour une si chère idée ; mais la grande contrainte où l'on tient sa bergère lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté sans laquelle il ne peut plus vivre ; et il en obtient d'elle la permission, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais, dans le même temps, on l'avertit que le père de cette belle a conclu son mariage avec un autre, et que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste berger ! Le voilà accablé d'une mortelle douleur ; il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout

ce qu'il aime entre les bras d'un autre : et son amour, au désespoir, lui fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa bergère pour apprendre ses sentiments, et savoir d'elle la destinée à laquelle il coit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint ; il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un père oppose aux tendresses de son amour ; il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable bergère, ainsi qu'auprès d'une conquête qui lui est assurée ; et cette vue le remplit d'une colère dont il a peine à se rendre le maître. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore, et son respect et la présence de son père l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais enfin, il force toute contrainte, et le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi :

(Il chante.)

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir ;
Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées.
Apprenez-moi ma destinée :
Faut-il vivre ? faut-il mourir ?

ANGÉLIQUE en chantant.

Vous me voyez, Tircis, triste et mélancolique,
Aux apprêts de l'hymen dont vous vous alarmez.
Je lève au ciel les yeux, je vous regarde, je soupire ;
C'est vous en dire assez.

ARGAN.

Ouais ! je ne croyois pas que ma fille fût si habile,
que de chanter ainsi à livre ouvert, sans hésiter.

CLÉANTE.

Hélas ! belle Philis,
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis
Eût assez de bonheur

ANGÉLIQUE.

Pour avoir quelque place dans votre cœur ?
Je ne m'en défends point, dans cette peine extrême,
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE.

O parole pleine d'appas !
Ai-je bien entendu ? Hélas !

ANGÉLIQUE.

Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

CLÉANTE.

Oui, Tircis, je vous aime.

ANGÉLIQUE.

De grâce, encor, Philis.

CLÉANTE.

Je vous aime.

ANGÉLIQUE.

Recommencez cent fois ; ne vous en lassez pas.

CLÉANTE.

Je vous aime, je vous aime,
Oui, Tircis, je vous aime.
Dieux, rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien ?
Mais, Philis, une pensée
Vient troubler ce doux transport.

- Un rival, un rival...
 ANGÉLIQUE. Ah ! je le hais plus que la mort ;
 Et sa présence, ainsi qu'à vous,
 M'est un cruel supplice.
- CLEANTE. Mais un père à ses vœux vous veut assujettir ?
 ANGÉLIQUE. Plutôt, plutôt mourir
 Que de jamais y consentir ;
 Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir
 ARGAN. Et que dit le père à tout cela ?
 CLÉANTE. Il ne dit rien.
- ARGAN. Voilà un sot père que ce père-là, de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire !
 CLÉANTE voulant continuer à chanter.
 Ah ! mon amour...
 ARGAN. Non, non ; en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent, et la bergère Philis une impudente de parler de la sorte devant son père. (A Angélique.) Montrez-moi ce papier. Ah ! ah ! où sont donc les paroles que vous avez dites ? Il n'y a là que de la musique écrite.
- CLÉANTE. Est-ce que vous ne savez pas, monsieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes ?
 ARGAN. Fort bien. Je suis votre serviteur, monsieur ; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent d'opéra.
- CLÉANTE. J'ai cru vous divertir.
 ARGAN. Les sottises ne divertissent point. Ah ! voici ma femme.

SCÈNE VII.

BÉLINE, ARGAN, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS,
 THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

- ARGAN. Mamour, voilà le fils de monsieur Diafoirus.
 THOMAS DIAFOIRUS. Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage...
 BÉLINE. Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos pour avoir l'honneur de vous voir.
- THOMAS DIAFOIRUS. Puisque l'on voit sur votre visage... puisque l'on voit sur votre visage... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de la période, et cela m'a troublé la mémoire.
- M. DIAFOIRUS. Thomas, réservez cela pour une autre fois.
 ARGAN. Je voudrais, ma mie, que vous eussiez été ici tantôt.
 TOINETTE. Ah ! madame, vous avez bien perdu de n'avoir

- point été au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.
- ARGAN. Allons, ma fille, touchez dans la main de monsieur, et lui donnez votre foi, comme à votre mari.
- ANGÉLIQUE. Mon père!
- ARGAN. Hé bien! mon père! Qu'est-ce que cela veut dire?
- ANGÉLIQUE. De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connoître, et de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.
- THOMAS DIAFOIRUS. Quant à moi, mademoiselle, elle est déjà toute née en moi, et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.
- ANGÉLIQUE. Si vous êtes si prompt, monsieur, il n'en est pas de même de moi; et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore assez fait d'impression dans mon âme.
- ARGAN. Oh! bien, bien; cela aura tout le loisir de se faire, quand vous serez mariés ensemble.
- ANGÉLIQUE. Hé! mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force; et si monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui seroit à lui par contrainte.
- THOMAS DIAFOIRUS. *Nego consequentiam*, mademoiselle; et je puis être honnête homme, et vouloir bien vous accepter des mains de monsieur votre père.
- ANGÉLIQUE. C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.
- THOMAS DIAFOIRUS. Nous lisons des anciens, mademoiselle, que leur coutume étoit d'enlever par force de la maison des pères les filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.
- ANGÉLIQUE. Les anciens, monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle; et quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience; si vous m'aimez, monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.
- THOMAS DIAFOIRUS. Oui, mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.
- ANGÉLIQUE. Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.
- THOMAS DIAFOIRUS. *Distinguo*, mademoiselle. Dans ce qui ne regarde point sa possession, *concedo*; mais dans ce qui la regarde, *nego*.
- TOINETTE à Angélique. Vous avez beau raisonner, monsieur est frais

émoulu du collège, et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la Faculté?

BÉLINE.

Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGÉLIQUE.

Si j'en avois, madame, elle seroit telle que la raison et l'honnêteté pourroient me la permettre.

ARGAN.

Ouais ! je joue ici un plaisant personnage !

BÉLINE.

Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à se marier, et je sais bien ce que je ferois.

ANGÉLIQUE.

Je sais, madame, ce que vous voulez dire, et les bontés que vous avez pour moi ; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

BÉLINE.

C'est que les filles bien sages et bien honnêtes, comme vous, se moquent d'être obéissantes et soumises aux volontés de leurs pères. Cela étoit bon autrefois.

ANGÉLIQUE.

Le devoir d'une fille a des bornes, madame ; et la raison et les lois ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BÉLINE.

C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage ; mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie.

ANGÉLIQUE.

Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai, au moins, de ne point me forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN.

Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGÉLIQUE.

Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parents, et se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt ; qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupule de mari en mari pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là, à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu la personne.

BÉLINE.

Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante, et je voudrois bien savoir ce que vous voulez dire par là.

ANGÉLIQUE.

Moi, madame ? que voudrois-je dire que ce que je dis ?

BÉLINE.

Vous êtes si sotte, ma mie, qu'on ne sauroit plus vous souffrir.

- ANGÉLIQUE. Vous voudriez bien, madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.
- BÉLINE. Il n'est rien d'égal à votre insolence.
- ANGÉLIQUE. Non, madame, vous avez beau dire.
- BÉLINE. Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption, qui fait hausser les épaules à tout le monde.
- ANGÉLIQUE. Tout cela, madame, ne servira de rien. Je serai sage en dépit de vous; et, pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.

SCÈNE VIII.

ARGAN, BÉLINE, MONSIEUR DIAFOIRUS,
THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

- ARGAN à Angélique qui sort. Écoute. Il n'y a point de milieu à cela: choisis d'épouser dans quatre jours ou monsieur ou un couvent. (A Béline.) Ne vous mettez pas en peine: je la rangerai bien.
- BÉLINE. Je suis fâchée de vous quitter, mon fils; mais j'ai une affaire en ville dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.
- ARGAN. Allez, mamour; et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez.
- BÉLINE. Adieu, mon petit ami.
- ARGAN. Adieu, mamie.

SCÈNE IX.

ARGAN, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS,
TOINETTE.

- ARGAN. Voilà une femme qui m'aime... cela n'est pas croyable.
- M. DIAFOIRUS. Nous allons, monsieur, prendre congé de vous.
- ARGAN. Je vous prie, monsieur, de me dire un peu comment je suis.
- M. DIAFOIRUS tâtant le pouls d'Argan. Allons, Thomas, prenez l'autre bras de monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. *Quid dicis?*
- THOMAS DIAFOIRUS. *Dico* que le pouls de monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.
- M. DIAFOIRUS. Bon.
- THOMAS DIAFOIRUS. Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.
- M. DIAFOIRUS. Fort bien.
- THOMAS DIAFOIRUS. Repoussant.

M. DIAFOIRUS. *Bene.*

THOMAS DIAFOIRUS. Et même un peu caprisant.

M. DIAFOIRUS. *Optime.*

THOMAS DIAFOIRUS. Ce qui marque une intempérie dans le *parenchyme splénique*, c'est-à-dire la raté.

M. DIAFOIRUS. Fort bien.

ARGAN. Non : monsieur Purgon dit que c'est mon foie qui est malade.

M. DIAFOIRUS. Eh oui : qui dit *parenchyme*, dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble par le moyen du *vas breve*, du *pylore*, et souvent des *méats cholidiques*. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti ?

ARGAN. Non : rien que du bouilli.

M. DIAFOIRUS. Eh oui : rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN. Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf ?

M. DIAFOIRUS. Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme, dans les médicaments, par les nombres impairs.

ARGAN. Jusqu'au revoir, monsieur.

SCÈNE X.

BÉLINE, ARGAN.

BÉLINE. Je viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par-devant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle, qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a vue.

ARGAN. Un jeune homme avec ma fille !

BÉLINE. Oui. Votre petite fille Louison étoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN. Envoyez-la ici, mamour, envoyez-la ici. Ah ! l'effrontée ! (Seul.) Je ne m'étonne plus de sa résistance.

SCÈNE XI.

ARGAN, LOUISON.

LOUISON. Qu'est-ce que vous voulez, mon papa ? Ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN. Oui. Venez çà. Avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Hé ?

LOUISON. Quoi, mon papa ?

ARGAN. La ?

LOUISON. Quoi ?

ARGAN.

LOUISON.

N'avez-vous rien à me dire ?
Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désen-
nuyer, le comte de Peau d'Ane, ou bien la fable du
Corbeau et du Renard, qu'on m'a apprise depuis peu.
Ce n'est pas là ce que je demande.

ARGAN.

LOUISON.

ARGAN.

LOUISON.

ARGAN.

LOUISON.

ARGAN.

Quoi donc ?

Ah! rusée, vous savez bien ce que je veux dire!

Pardonnez-moi, mon papa.

Est-ce là comme vous m'obéissez ?

Quoi ?

Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire
d'abord tout ce que vous voyez ?

Oui, mon papa.

L'avez-vous fait ?

LOUISON.

ARGAN.

LOUISON.

Oui, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce
que j'ai vu.

ARGAN.

LOUISON.

ARGAN.

LOUISON.

ARGAN.

LOUISON.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui ?

Non, mon papa.

Non ?

Non, mon papa.

Assurément ?

Assurément.

Oh ça, je m'en vais vous faire voir quelque chose,
moi.LOUISON voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre. Ah! mon
papa.

ARGAN.

Ah! ah! petite masque, vous ne me dites pas que
vous avez vu un homme dans la chambre de votre
sœur !

LOUISON pleurant. Mon papa!

ARGAN prenant Louison par le bras. Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON se jetant à genoux. Ah! mon papa, je vous demande par-
don. C'est que ma sœur m'avoit dit de ne pas vous
le dire; mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour
avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

LOUISON.

Pardon, mon papa.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

LOUISON.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aie pas.

ARGAN voulant la fouetter. Allons, allons.

LOUISON.

Ah! mon papa, vous m'avez blessée. Attendez :
je suis morte. (Elle contrefait la morte.)

ARGAN.

Holà! qu'est-ce là? Louison! Louison! Ah! mon
Dieu! Louison! Ah! malheureux! ma pauvre fille
est morte! Qu'ai-je fait, misérable? Ah! chiennes

de verges ! La peste soit des verges ! Ah ! ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison !

LOUISON. La, la, mon papa, ne pleurez point tant : ie ne suis pas morte tout à fait.

ARGAN. Voyez-vous la petite rusée ! Oh ça, ça, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

LOUISON. Oh ! oui, mon papa.

ARGAN. Prenez-y bien garde, au moins ; car voilà un petit doigt qui sait tout, qui me dira si vous mentez.

LOUISON. Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit.

ARGAN. Non, non.

LOUISON après avoir regardé si personne n'écoute. C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étois.

ARGAN. Hé bien ?

LOUISON. Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, et il m'a dit qu'il étoit son maître à chanter.

ARGAN à part. Hom ! hom ! voilà l'affaire. (A Louison.) Hé bien ?

LOUISON. Ma sœur est venue après.

ARGAN. Hé bien ?

LOUISON. Elle lui a dit : Sortez, sortez, sortez ! Mon Dieu, sortez ! vous me mettez au désespoir.

ARGAN. Hé bien ?

LOUISON. Et lui il ne vouloit pas sortir.

ARGAN. Qu'est-ce qu'il lui disoit ?

LOUISON. Il lui disoit je ne sais combien de choses.

ARGAN. Et quoi encore ?

LOUISON. Il lui disoit tout ci, tout ça, qu'il l'aimoit bien, et qu'elle étoit la plus belle du monde.

ARGAN. Et puis après ?

LOUISON. Et puis après, il se mettoit à genoux devant elle.

ARGAN. Et puis après ?

LOUISON. Et puis après, il lui baisoit les mains.

ARGAN. Et puis après ?

LOUISON. Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enfui.

ARGAN. Il n'y a point autre chose ?

LOUISON. Non, mon papa.

ARGAN. Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (Mettant son doigt à son oreille.) Attendez. Hé ! Ah ! ah ! Oui ? Oh, oh ! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON. Ah ! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

ARGAN. Prenez garde !

LOUISON.

Non, mon papa, ne le croyez pas : il ment, je vous assure.

ARGAN.

Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout : allez. (Seul.) Ah ! il n'y a plus d'enfants ! Ah ! que d'affaires ! je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

(Il se laisse tomber dans une chaise.)

SCÈNE XII.

BÉRALDE, ARGAN.

BÉRALDE.

Hé bien, mon frère, qu'est-ce ? Comment vous portez-vous ?

ARGAN.

Ah ! mon frère ! fort mal.

BÉRALDE.

Comment ! fort mal ?

ARGAN.

Oui. Je suis dans une foiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

BÉRALDE.

Voilà qui est fâcheux.

ARGAN.

Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

BÉRALDE.

J'étois venu ici, mon frère, vous proposer un parti pour ma nièce Angélique.

ARGAN parlant avec emportement, et se levant de sa chaise. Mon frère, ne me parlez point de cette coquine-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il soit deux jours !

BÉRALDE.

Ah ! voilà qui est bien ! Je suis bien aise que la force vous revienne un peu, et que ma visite vous fasse du bien. Oh çà, nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amène ici un divertissement que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, et vous rendra l'âme mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Egyptiens vêtus en Mores, qui font des danses mêlées de chansons, où je suis sûr que vous prendrez plaisir ; et cela vaudra bien une ordonnance de monsieur Purgon. Allons.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

(Le frère du malade imaginaire lui amène, pour le divertir, plusieurs Egyptiens et Egyptiennes vêtus en Mores, qui font des danses entremêlées de chansons.)

PREMIÈRE FEMME MORE. Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse,

Profitez du printemps
De vos beaux ans :
Donnez-vous à la tendresse.

Les plaisirs les plus charmants,
Sans l'amoureuse flamme,
Pour contenter une âme,
N'ont point d'attraits assez puissants.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du printemps
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendresse.
Ne perdez point ces précieux moments.

La beauté passe,
Le temps l'efface;
L'âge de glace
Vient à sa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux passe-temps.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du printemps
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendresse.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

(Danse des Egyptiens et des Egyptiennes.)

SECONDE FEMME MORE. Quand d'aimer on nous presse,
A quoi songez-vous?
Nos cœurs, dans la jeunesse,
N'ont vers la tendresse
Qu'un penchant trop doux.
L'amour a, pour nous prendre,
De si doux attraits,
Que de soi, sans attendre,
On voudroit se rendre
A ses premiers traits,
Mais tout ce qu'on écoute
Des vives douleurs
Et des pleurs qu'il nous coûte,
Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.

TROISIÈME FEMME MORE. Il est doux, à notre âge,

D'aimer tendrement

Un amant

Qui s'engage ;

Mais, s'il est volage,

Hélas ! quel tourment !

QUATRIÈME FEMME MORE. L'amant qui se dégage

N'est pas le malheur ;

La douleur

Et la rage,

C'est que le volage

Garde notre cœur.

SECONDE FEMME MORE. Quel parti faut-il prendre

Pour nos jeunes cœurs ?

QUATRIÈME FEMME MORE. Devons-nous nous y rendre,

Malgré ses rigueurs ?

ENSEMBLE.

Oui, suivons ses ardeurs,

Ses transports, ses caprices,

Ses douces langueurs ;

S'il a quelques supplices,

Il a cent délices

Qui charment les cœurs.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Tous les Mores dansent ensemble, et font sauter des singes qu'ils ont amenés avec eux.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉRALDE, ARGAN, TOINETTE.

BÉRALDE. Hé bien ! mon frère, qu'en dites-vous ? Cela ne vaut-il pas bien une prise de casse ?

ARGAN. Hum ! de bonne casse est bonne !

BÉRALDE. Oh çà ! voulez-vous que nous parlions un peu ensemble ?

ARGAN. Un peu de patience, mon frère : je vais revenir.

TOINETTE. Tenez, monsieur, vous ne songez pas que vous ne sauriez marcher sans bâton.

ARGAN. Tu as raison.

SCÈNE II.

BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE. N'abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre nièce.

BÉRALDE. J'emploierai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite.

TOINETTE. Il faut absolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'est mis dans la fantaisie, et j'avois songé en moi-même que c'auroit été une bonne affaire de pouvoir introduire ici un médecin à notre poste, pour le dégoûter de son monsieur Purgon, et lui décrier sa conduite. Mais comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ai résolu de jouer un tour de ma tête.

BÉRALDE. Comment?

TOINETTE. C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-être plus heureux que sage. Laissez-moi faire. Agissez de votre côté. Voici notre homme.

SCÈNE III.

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE. Voulez-vous bien, mon frère, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation?

ARGAN. Voilà qui est fait.

BÉRALDE. De répondre, sans nulle aigreur, aux choses que je pourrai vous dire?

ARGAN. Oui.

BÉRALDE. Et de raisonner ensemble sur les affaires dont nous avons à parler avec un esprit détaché de toute passion?

ARGAN. Mon Dieu! oui. Voilà bien du préambule!

BÉRALDE. D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfants qu'une fille, car je ne compte pas la petite; d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent?

ARGAN. D'où vient, mon frère, que je suis maître dans ma famille, pour faire ce que bon me semble?

BÉRALDE. Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles; et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

ARGAN. Oh çà! nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut.

Non, mon frère; laissons-la là : c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille; et qui est détachée de toute sorte d'intérêt; qui a pour vous une tendresse merveilleuse; et qui montre pour vos enfants une affection et une bonté qui n'est pas concevable : cela est certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, voulez-vous la donner en mariage au fils d'un médecin?

ARGAN. Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BÉRALDE. Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille; et il se présente un parti plus sortable pour elle.

ARGAN. Oui; mais celui-ci, mon frère, est plus sortable pour moi.

BÉRALDE. Mais le mari qu'elle doit prendre doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN. Il doit être, mon frère, et pour elle et pour moi; et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BÉRALDE. Par cette raison-là, si votre petite étoit grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire?

ARGAN. Pourquoi non?

BÉRALDE. Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature!

ARGAN. Comment l'entendez-vous, mon frère?

BÉRALDE. J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderois point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous fait prendre.

ARGAN. Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve; et que monsieur Purgon dit que je succomberois, s'il étoit seulement trois jours sans prendre soin de moi?

BÉRALDE. Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous enverra en l'autre monde.

ARGAN. Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine?

BÉRALDE. Non, mon frère; et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

ARGAN. Quoi! vous ne tenez pas pour véritable une chose

établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révéree?

BÉRALDE. Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soient parmi les hommes; et, à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

ARGAN. Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre?

BÉRALDE. Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusqu'ici, où les hommes ne voient goutte; et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque chose.

ARGAN. Les médecins ne savent donc rien, à votre compte?

BÉRALDE. Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités; savent parler en beau latin; savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser; mais pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

ARGAN. Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les médecins en savent plus que les autres.

BÉRALDE. Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'chose; et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux habil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

ARGAN. Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous; et nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux médecins.

BÉRALDE. C'est une marque de la foiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.

ARGAN. Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

BÉRALDE. C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse: c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croiroit du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile; et qui, avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens

commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire; c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera; et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il feroit à lui-même.

ARGAN.

C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui. Mais enfin, venons au fait. Que faire donc quand on est malade?

BÉRALDE.

Rien, mon frère.

ARGAN.

Rien?

BÉRALDE.

Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout: et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.

ARGAN.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BÉRALDE.

Mon Dieu! mon frère, ce sont pures idées dont nous aimons à nous repaître; et de tout temps il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent, et qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, et de lui donner ce qui lui manque, de la rétablir, et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela; et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

ARGAN.

C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête; et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

BÉRALDE.

Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde; voyez-les faire, les plus ignorants de tous les hommes.

- ARGAN. Ouais! vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs, pour rembarrer vos raisonnements et rabaisser votre caquet.
- BÉRALDE. Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine; et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous; et j'aurois souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes; et, pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelqu'une des comédies de Molière.
- ARGAN. C'est un bon impertinent que votre Molière, avec ses comédies! et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins!
- BÉRALDE. Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.
- ARGAN. C'est bien à lui à faire, de se mêler de contrôler la médecine! Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces messieurs-là!
- BÉRALDE. Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses professions des hommes? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.
- ARGAN. Par la mort non de diable! si j'étois que des médecins, je me vengerois de son impertinence; et, quand il sera malade, je le laisserois mourir sans secours. Il auroit beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement, et je lui dirois: Crève, crève! cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la faculté.
- BÉRALDE. Vous voilà bien en colère contre lui.
- ARGAN. Oui, c'est un malavisé; et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.
- BÉRALDE. Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.
- ARGAN. Tant pis pour lui s'il n'a point recours aux remèdes.
- BÉRALDE. Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.
- ARGAN. Les sottises raisons que voilà! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage; car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

BÉRALDE.

Je le veux bien, mon frère; et pour changer de discours, je vous dirai que sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent; que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte; et qu'on doit, sur cette matière, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de là dépend le bonheur d'un mariage.

SCÈNE IV.

MONSIEUR FLEURANT une seringue à la main, ARGAN,
BÉRALDE.

ARGAN.

Ah, mon frère, avec votre permission.

BÉRALDE.

Comment? Que voulez-vous faire?

ARGAN.

Prendre ce petit lavement-là : ce sera bientôt fait.

BÉRALDE.

Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sauriez être un moment sans lavement ou sans médecine? Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos.

ARGAN.

Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain matin.

M. FLEURANT

à Béralde. De quoi vous mêlez-vous, de vous opposer aux ordonnances de la médecine, et d'empêcher monsieur de prendre mon clystère? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là!

BÉRALDE.

Allez, monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages.

M. FLEURANT.

On ne doit point ainsi se jouer des remèdes, et me faire perdre mon temps. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance; et je vais dire à monsieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres, et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez...

SCÈNE V.

ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN.

Mon frère, vous serez cause ici de quelque malheur.

BÉRALDE.

Le grand malheur de ne point prendre un lavement que monsieur Purgon a ordonné! Encore un coup, mon frère, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des médecins, et que vous vouliez être toute votre vie enseveli dans leurs remèdes?

- ARGAN. Mon Dieu ! mon frère, vous en parlez comme un homme qui se porte bien ; mais, si vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il est aisé de parler contre la médecine, quand on est en pleine santé.
- BÉRALDE. Mais quel mal avez-vous ?
- ARGAN. Vous me feriez enrager. Je voudrais que vous l'eussiez, mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah ! voici monsieur Purgon.

SCÈNE VI.

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

- M. PURGON. Je viens d'apprendre là-bas, à la porte, de jolies nouvelles : qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avois prescrit.
- ARGAN. Monsieur, ce n'est pas...
- M. PURGON. Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin !
- TOINETTE. Cela est épouvantable.
- M. PURGON. Un clystère que j'avois pris plaisir à composer moi-même.
- ARGAN. Ce n'est pas moi...
- M. PURGON. Inventé et formé dans toutes les règles de l'art...
- TOINETTE. Il a tort.
- M. PURGON. Et qui doit faire dans les entrailles un effet merveilleux !
- ARGAN. Mon frère...
- M. PURGON. Le renvoyer avec mépris !
- ARGAN montrant Béralde. C'est lui...
- M. PURGON. C'est une action exorbitante.
- TOINETTE. Cela est vrai.
- M. PURGON. Un attentat énorme contre la médecine.
- ARGAN montrant Béralde. Il est cause...
- M. PURGON. Un crime de lèse-faculté, qui ne se peut assez punir.
- TOINETTE. Vous avez raison.
- M. PURGON. Je vous déclare que je romps commerce avec vous.
- ARGAN. C'est mon frère...
- M. PURGON. Que je ne veux plus d'alliance avec vous.
- TOINETTE. Vous ferez bien.
- M. PURGON. Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisois à mon neveu, en faveur du mariage.
(Il déchire la donation, et en jette les morceaux avec fureur.)
- ARGAN. C'est mon frère qui a fait tout le mal.
- M. PURGON. Mépriser mon clystère !

- ARGAN. Faites-le venir; je m'en vais le prendre.
 M. PURGON. Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fût peu.
 TOINETTE. Il ne le mérite pas.
 M. PURGON. J'allois nettoyer votre corps, et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.
 ARGAN. Ah! mon frère!
 M. PURGON. Et je ne voulois plus qu'une douzaine de médecines pour vider le fond du sac...
 TOINETTE. Il est indigne de vos soins.
 M. PURGON. Mais, puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains...
 ARGAN. Ce n'est pas ma faute.
 M. PURGON. Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin...
 TOINETTE. Cela crie vengeance.
 M. PURGON. Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnois...
 ARGAN. Hé! point du tout.
 M. PURGON. J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, et à la féculence de vos humeurs...
 TOINETTE. C'est fort bien fait.
 ARGAN. Mon Dieu!
 M. PURGON. Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable,
 ARGAN. Ah! miséricorde!
 M. PURGON. Que vous tombiez dans la bradypepsie,
 ARGAN. Monsieur Purgon!
 M. PURGON. De la bradypepsie dans la dyspepsie,
 ARGAN. Monsieur Purgon!
 M. PURGON. De la dyspepsie dans l'apepsie,
 ARGAN. Monsieur Purgon!
 M. PURGON. De l'apepsie dans la lienterie,
 ARGAN. Monsieur Purgon!
 M. PURGON. De la lienterie dans la dyssenterie,
 ARGAN. Monsieur Purgon!
 M. PURGON. De la dyssenterie dans l'hydropisie,
 ARGAN. Monsieur Purgon!
 M. PURGON. Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

SCÈNE VII.

ARGAN, BÉRALDE.

- ARGAN. Ah! mon Dieu! je suis mort. Mon frère, vous m'avez perdu.

- BÉRALDE. Quoi! qu'y a-t-il?
 ARGAN. Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge.
- BÉRALDE. Ma foi! mon frère, vous êtes fou; et je ne voudrais pas, pour beaucoup de choses, qu'on vous vît faire ce que vous faites. Tâchez-vous un peu, je vous prie; revenez à vous-même, et ne donnez point tant à votre imagination.
- ARGAN. Vous voyez, mon frère, les étranges maladies dont il m'a menacé.
- BÉRALDE. Le simple homme que vous êtes!
 ARGAN. Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours.
- BÉRALDE. Et ce qu'il dit, que fait-il à la chose? Est-ce un oracle qui a parlé? Il semble, à vous entendre, que monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours, et que, d'autorité suprême, il vous l'allonge et vous le raccourcisse comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie sont en vous-même, et que le courroux de monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir, que ses remèdes de vous faire vivre. Voici une aventure, si vous voulez, à vous défaire des médecins; ou, si vous êtes né à ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frère, vous puissiez courir un peu moins de risque.
- ARGAN. Ah! mon frère, il sait tout mon tempérament, et la manière dont il faut me gouverner.
- BÉRALDE. Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention, et que vous voyez les choses avec d'étranges yeux.

SCÈNE VIII.

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

- TOINETTE à Argan. Monsieur, voilà un médecin qui demande à vous voir.
- ARGAN. Et quel médecin?
- TOINETTE. Un médecin de la médecine.
- ARGAN. Je te demande qui il est?
- TOINETTE. Je ne le connois pas, mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau; et si je n'étois sûre que ma mère étoit honnête femme, je dirois que ce seroit quelque petit frère qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon père.
- ARGAN. Fais-le venir.

SCÈNE IX.

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE. Vous êtes servi à souhait. Un médecin vous quitte, un autre se présente.

ARGAN. J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.

BÉRALDE. Encore! Vous en revenez toujours là?

ARGAN. Voyez-vous, j'ai sur le cœur toutes ces maladies-là, que je ne connois point, ces...

SCÈNE X.

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE *en médecin.*

TOINETTE. Monsieur, agréez que je vienne vous rendre visite, et vous offrir mes petits services pour toutes les saignées et les purgations dont vous aurez besoin.

ARGAN. Monsieur, je vous suis fort obligé. (A Béralde.) Par ma foi, voilà Toinette elle-même.

TOINETTE. Monsieur, je vous prie de m'excuser; j'ai oublié de donner une commission à mon valet; je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XI.

ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN. Hé! ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette?

BÉRALDE. Il est vrai que la ressemblance est tout à fait grande; mais ce n'est pas la première fois qu'on a vu de ces sortes de choses; et les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN. Pour moi, j'en suis surpris; et...

SCÈNE XII.

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE. Que voulez-vous, monsieur?

ARGAN. Comment?

TOINETTE. Ne m'avez-vous pas appelée?

ARGAN. Moi? Non.

TOINETTE. Il faut donc que les oreilles m'aient corné.

ARGAN. Demeure un peu ici, pour voir comme ce médecin te ressemble.

TOINETTE. Oui, vraiment! J'ai affaire là-bas; et je l'ai assez vu.

SCÈNE XIII.

ARGAN, BÉRALDE.

- ARGAN. Si je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'est qu'un.
- BÉRALDE. J'ai lu des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances; et nous en avons vu, de notre temps, où tout le monde s'est trompé.
- ARGAN. Pour moi, j'aurois été trompé à celle-là, et j'aurois juré que c'est la même personne.

SCÈNE XIV.

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE en médecin.

- TOINETTE. Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.
- ARGAN *bas à Béralde*. Cela est admirable.
- TOINETTE. Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes; et votre réputation, qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai prise.
- ARGAN. Monsieur, je suis votre serviteur.
- TOINETTE. Je vois, monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie?
- ARGAN. Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans.
- TOINETTE. Ah, ah, ah, ah, ah! J'en ai quatre-vingt-dix.
- ARGAN. Quatre-vingt-dix!
- TOINETTE. Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.
- ARGAN. Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans!
- TOINETTE. Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des maladies dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fièvres, à ces vapeurs et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflamma-

tions de poitrine : c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais, monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurois de vous rendre service.

ARGAN. Je vous suis obligé, monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE. Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah ! je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais ! ce pouls-là fait l'imper-tinent ; je vois bien que vous ne me connoissez pas encore. Qui est votre médecin ?

ARGAN. Monsieur Purgon.

TOINETTE. Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?

ARGAN. Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE. Ce sont tous des ignorants. C'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN. Du poumon ?

TOINETTE. Oui. Que sentez-vous ?

ARGAN. Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE. Justement, le poumon.

ARGAN. Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE. Le poumon.

ARGAN. J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE. Le poumon.

ARGAN. Je sens parfois des lassitudes dans tous les membres.

TOINETTE. Le poumon.

ARGAN. Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étoient des coliques.

TOINETTE. Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez.

ARGAN. Oui, monsieur.

TOINETTE. Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN. Oui, monsieur.

TOINETTE. Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?

ARGAN. Oui, monsieur.

TOINETTE. Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

ARGAN. Il m'ordonne du potage,

TOINETTE. Ignorant !

- ARGAN. De la volaille,
 TOINETTE. Ignorant!
 ARGAN. Du veau,
 TOINETTE. Ignorant!
 ARGAN. Des bouillons,
 TOINETTE. Ignorant!
 ARGAN. Des œufs frais,
 TOINETTE. Ignorant!
 ARGAN. Et le soir, de petits pruneaux pour lâcher le ventre,
 TOINETTE. Ignorant!
 ARGAN. Et surtout de boire mon vin fort trempé.
 TOINETTE. *Ignorantus, ignoranta, ignorantum.* Il faut boire votre vin pur; et, pour épaissir votre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande; du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main; et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.
- ARGAN. Vous m'obligez beaucoup.
 TOINETTE. Que diantre faites-vous de ce bras-là?
 ARGAN. Comment?
 TOINETTE. Voilà un bras que je me ferois couper tout à l'heure, si j'étois que de vous.
 ARGAN. Et pourquoi?
 TOINETTE. Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter.
 ARGAN. Oui; mais j'ai besoin de mon bras.
 TOINETTE. Vous avez là aussi un œil droit que je me ferois crever, si j'étois en votre place.
 ARGAN. Crever un œil?
 TOINETTE. Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre et lui dérobe sa nourriture? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt: vous en verrez plus clair de l'œil gauche.
 ARGAN. Cela n'est pas pressé.
 TOINETTE. Adieu. Je suis fâché de vous quitter sitôt; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire pour un homme qui mourut hier
 ARGAN. Pour un homme qui mourut hier?
 TOINETTE. Oui: pour aviser et voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.
 ARGAN. Vous savez que les malades ne reconduisent point.

SCÈNE XV.

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE. Voilà un médecin, vraiment, qui paroît fort habile !
 ARGAN. Oui ; mais il va un peu bien vite.
 BÉRALDE. Tous les grands médecins sont comme cela.
 ARGAN. Me couper un bras, et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux ! J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération de me rendre borgne et manchot !

SCÈNE XVI.

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE feignant de parler à quelqu'un. Allons, allons, je suis votre servante. Je n'ai pas envie de rire.

ARGAN. Qu'est-ce que c'est ?
 TOINETTE. Votre médecin, ma foi, qui me vouloit tâter le pouls.
 ARGAN. Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans !

BÉRALDE. Oh ça ! mon frère, puisque voilà votre monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce ?

ARGAN. Non, mon frère : je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous, et j'ai découvert certaine entrevue secrète qu'on ne sait pas que j'ai découverte.

BÉRALDE. Hé bien ! mon frère, quand il y auroit quelque petite inclination, cela seroit-il si criminel ? Et rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes, comme le mariage ?

ARGAN. Quoi qu'il en soit, mon frère, elle sera religieuse ; c'est une chose résolue.

BÉRALDE. Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARGAN. Je vous entends. Vous en revenez toujours là, et ma femme vous tient au cœur.

BÉRALDE. Hé bien, oui, mon frère : puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je veux dire ; et, non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, et voir que vous donniez tête baissée dans tous les pièges qu'elle vous tend.

TOINETTE. Ah ! monsieur, ne parlez point de madame ; c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire, une femme sans artifice, et qui aime monsieur, qui l'aime... on ne peut pas dire cela.

- ARGAN. Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait.
 TOINETTE. Cela est vrai.
 ARGAN. L'inquiétude que lui donne ma maladie.
 TOINETTE. Assurément.
 ARGAN. Et les soins et les peines qu'elle prend autour de moi.
 TOINETTE. Il est certain. (A Béralde.) Voulez-vous que je vous convainque, et vous fasse voir, tout à l'heure, comme madame aime monsieur? (A Argan.) Monsieur, souffrez que je lui montre son bec jaune et le tire d'erreur.
 ARGAN. Comment?
 TOINETTE. Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, et contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.
 ARGAN. Je le veux bien.
 TOINETTE. Oui; mais ne la laissez pas longtemps dans le désespoir, car elle en pourroit bien mourir.
 ARGAN. Laisse-moi faire.
 TOINETTE à Béralde. Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

SCÈNE XVII.

ARGAN, TOINETTE.

- ARGAN. N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort?
 TOINETTE. Non, non. Quel danger y auroit-il? Étendez-vous là seulement. (Bas.) Il y aura plaisir à confondre votre frère. Voici madame. Tenez-vous bien.

SCÈNE XVIII.

BÉLINE, ARGAN étendu dans sa chaise, TOINETTE.

- TOINETTE feignant de ne pas voir Béline. Ah! mon Dieu! Ah! malheur! Quel étrange accident!
 BÉLINE. Qu'est-ce, Toinette?
 TOINETTE. Ah! madame!
 BÉLINE. Qu'y a-t-il?
 TOINETTE. Votre mari est mort.
 BÉLINE. Mon mari est mort?
 TOINETTE. Hélas! oui! le pauvre défunt est trépassé.
 BÉLINE. Assurément?
 TOINETTE. Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là; et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.
 BÉLINE. Le ciel en soit loué! Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotté, Toinette, de t'affliger de cette mort!
 TOINETTE. Je pensois, madame, qu'il fallût pleurer.
 BÉLINE. Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne? et de quoi servoit-il sur la terre?

Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours; sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets.

TOINETTE. Voilà une belle oraison funèbre!

BÉLINE. Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein; et tu peux croire qu'en me servant ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir; et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit auprès de lui mes plus belles années. Viens, Toinette; prenons auparavant toutes ses clefs.

ARGAN se levant brusquement. Doucement!

BÉLINE. Ah!

ARGAN. Oui, madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez!

TOINETTE. Ah! ah! le défunt n'est pas mort!

ARGAN à Béline, qui sort. Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses.

SCÈNE XIX.

BÉRALDE sortant de l'endroit où il s'étoit caché, ARGAN,

TOINETTE.

BÉRALDE. Hé bien! mon frère, vous le voyez.

TOINETTE. Par ma foi, je n'aurois jamais cru cela. Mais j'entends votre fille: remettez-vous comme vous étiez. et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver, et, puisque vous êtes en train, vous connoîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous. (Béralde va se cacher.)

SCÈNE XX.

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

TOINETTE seignant de ne pas voir Angélique. O ciel! ah! fâcheuse aventure! Malheureuse journée!

ANGÉLIQUE. Qu'as-tu, Toinette? et de quoi pleures-tu?

TOINETTE. Hélas! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

ANGÉLIQUE. Hé! quoi?

TOINETTE. Votre père est mort!

ANGÉLIQUE. Mon père est mort, Toinette?

TOINETTE. Oui. Vous le voyez là; il vient de mourir tout à l'heure d'une foiblesse qui lui a pris.

ANGÉLIQUE. O ciel! quelle infortune! quelle atteinte cruelle! Hélas! faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restoit au monde; et qu'encore, pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il étoit irrité contre moi! Que deviendrai-je, malheureuse? et quelle consolation trouver après une si grande perte?

SCÈNE XXI.

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

LÉANTE. Qu'avez-vous donc, belle Angélique? et quel malheur pleurez-vous?

ANGÉLIQUE. Hélas! je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher et de plus précieux; je pleure la mort de mon père.

LÉANTE. O ciel! quel accident! quel coup inopiné! Hélas! après la demande que j'avois conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venois me présenter à lui, et tâcher par mes respects et par mes prières de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGÉLIQUE. Ah! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon père, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais. Oui, mon père, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. (Se jetant à genoux.) Souffrez, mon père, que je vous en donne ici ma parole, et que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN embrassant Angélique. Ah! ma fille!

ANGÉLIQUE. Ah!

ARGAN. Viens. N'aie point de peur; je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille; et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

SCÈNE XXII.

ARGAN, BÉRALDE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

ANGÉLIQUE. Ah! quelle surprise agréable! Mon père, puisque par un bonheur extrême, le ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure au moins de ne pas me forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande.

CLÉANTE se jetant aux genoux d'Argan. Hé! monsieur, laissez-vous toucher à ses prières et aux miennes, et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination.

BÉRALDE.
TOINETTE.
ARGAN.

Mon frère, pouvez-vous tenir là contre ?
Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour ?
Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage.
(A Cléante.) Oui, faites-vous médecin, je vous donne
ma fille.

CLÉANTE.

Très-volontiers, monsieur. S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire même, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, et je serois bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique.

BÉRALDE.

Mais, mon frère, il me vient une pensée. Faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.

Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt ; et il n'y a point de maladie si osée que de se jouer à la personne d'un médecin.

ARGAN.

Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier ?

BÉRALDE.

Bon, étudier ! Vous êtes assez savant ; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous.

ARGAN.

Mais il faut savoir bien parler latin, connoître les maladies, et les remèdes qu'il y faut faire.

BÉRALDE.

En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez après plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.

Quoi ! l'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là ?

BÉRALDE.

Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison.

TOINETTE.

Tenez, monsieur, quand il n'y auroit que votre barbe, c'est déjà beaucoup ; et la barbe fait plus de la moitié d'un médecin.

CLÉANTE.

En tout cas, je suis prêt à tout.

BÉRALDE à Argan. Voulez-vous que l'affaire se fasse tout à l'heure ?

ARGAN.

Comment, tout à l'heure ?

BÉRALDE.

Oui, et dans votre maison.

ARGAN.

Dans ma maison ?

BÉRALDE.

Oui. Je connois une faculté de mes amies, qui viendra tout à l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.

Mais moi, que dire, que répondre ?

BÉRALDE.

On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent. Je vais les envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

SCÈNE XXIII.

BÉRALDE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE. Que voulez-vous dire, et qu'entendez-vous avec cette faculté de vos amies ?

TOINETTE. Quel est donc votre dessein ?

BÉRALDE. De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique : je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.

ANGÉLIQUE. Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

BÉRALDE. Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

CLÉANTE à Angélique. Y consentez-vous ?

ANGÉLIQUE. Oui, puisque mon oncle nous conduit.

TROISIÈME INTERMÈDE.

(C'est une cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait médecin, en récit, chant et danse. Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle et placer les bancs en cadence. En suite de quoi toute l'assemblée, composée de huit portersingues, six apothicaires, vingt-deux docteurs, et celui qui se fait recevoir médecin, huit chirurgiens dansants et deux chantants, entrent et prennent place, chacun selon son rang.)

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

PRÆSES.

Savantissimi doctores,
 Medicinæ professores,
 Qui hîc assemblati estis;
 Et vos, altri messiores,
 Sententiarum facultatis
 Fideles executores,
 Chirurgiani et apothicari,
 Atque tota compania aussi,
 Salus, honor et argentum,
 Atque bonum appetitum.
 Non possum, docti confreri,
 En moi satis admirari
 Qualis bona inventio,
 Est medici professio ;

Quam bella chosa est et benè trovata,
 Medicina illa benedicta,
 Quæ, suo nomine solo,
 Surprenanti miraculo,

LE MALADE IMAGINAIRE.

Depuis si longo tempore,
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus;
Et quod grandes et petiti
Sunt de nobis infatuti.

Totus mundus, currens ad nostros remedios,
Nos regardat sicut deos:
Et nostris ordonnanciis

Principes et reges soumissos videtis.

Doncque il est nostræ sapientiæ
Boni sensûs atque prudentiæ
De fortement travailler,
A nos benè conservare

In tali credito, vogâ et honore;
Et prendre gardam à non recevoir
In nostro docto corpore,
Quàm personas capabiles,
Et totas dignas remplir
Has plaças honorabiles.

C'est pour cela que nunc convocati estis;
Et credo quod trovabitis
Dignam materiam medici
In savanti homine que voici;
Lequel, in chosis omnibus,
Dono ad interrogandum,
Et à fond examinandum
Vostriis capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR. Si mihi licentiam dat dominus præses,
Et tanti docti doctores,
Et assistantes illustres,
Très savanti bacheliero,
Quem estimo et honoro,

Domandabo causam et rationem quare
Opium facit dormire.

BACHELIERUS.

Mihi à docto doctore
Domandatur causam et rationem quare
Opium facit dormire.

A quo respondeo,
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire.

CHORUS.

Benè, benè, benè, benè respondere.
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore;
Benè, benè ~~respondere~~.

- SECUNDUS DOCTOR. Cum permissione domini præsidis,
 Doctissimæ facultatis,
 Et totius his nostris actis
 Companiæ assistantis,
 Domandabo tibi, docte bacheliere,
 Quæ sunt remedia
 Quæ, in maladiâ
 Dite hydropisia,
 Convenit facere.
- BACHELIERUS.
 Clysterium donare,
 Postea seignare,
 Ensuita purgare.
- TERTIUS DOCTOR. Si bonum semblatur domino præsidi,
 Doctissimæ facultati,
 Et companiæ præsenti,
 Domandabo tibi, docte bacheliere,
 Quæ remedia eticis,
 Pulmonicis atque asmaticis
 Trovas à propos facere.
- BACHELIERUS.
 Clysterium donare,
 Postea seignare,
 Ensuita purgare.
- CHORUS. Benè, benè, benè, benè respondere.
 Dignus, dignus est intrare
 In nostro docto corpore.
- QUARTUS DOCTOR. Super illas maladias,
 Doctus bachelierus dixit maravillas;
 Mais, si non ennuyo dominum præsidem,
 Doctissimam facultatem,
 Et totam honorabilem
 Companiam ecoutantem,
 Faciam illi unam questionem.
 Dès hiero maladus unus
 Tombavit in meas manus;
 Habet grandam fievram cum redoublamentis,
 Grandam dolorem capitis,
 Et grandum malum au côté,
 Cum grandâ difficultate
 Et penâ à respirare.
 Veillas mihi dire,
 Docte bacheliere,
 Quod illi facere.
- BACHELIERUS.
 Clysterium donare,
 Postea seignare,
 Ensuita purgare.
- QUINTUS DOCTOR. Mais, si maladia

- Opiniatria
 Non vult se garire,
 Quid illi facere?
 BACHELIERUS. Clysterium donare,
 Postea seignare,
 Ensuita purgare.
 Reseignare, repurgare et reclysterisare.
- CHORUS. Benè; benè, benè, benè respondere
 Dignus, dignus est intrare
 In nostro docto corpore.
- PRÆSES. Juras gardare statuta
 Per facultatem præscripta,
 Cum sensu et jugeamento?
- BACHELIERUS. Juro.
- PRÆSES. Essere in omnibus
 Consultationibus
 Ancieni aviso,
 Aut bono
 Aut mauvaiso?
- BACHELIERUS. Juro.
- PRÆSES. De non jamais te servire
 De remediis aucunis,
 Quam de ceux seulement doctæ facultatis,
 Maladus dût-il crevare
 Et mori de suo malo?
- BACHELIERUS. Juro.
- PRÆSES. Ego, cum isto boneto
 Venerabili et docto,
 Dono tibi et concedo
 Virtutem et puissanciam
 Medicandi,
 Purgandi,
 Seignandi,
 Percandi,
 Taillandi,
 Coupandi,
 Et occidendi
 Impunè per totam terram.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Tous les chirurgiens et apothicaires viennent lui faire la révérence en cadence.)

- BACHELIERUS. Grandes doctores doctrinæ
 De la rhubarbe et du séné,
 Ce seroit sans douta à moi chosa folla,
 Inepta et ridicula,
 Si j'alloibam m'engageare
 Vobis louangeas donare.
 Et entreprenoibam adjoutare

Des lumieras au soleillo,
 Et des etoilas au cieló,
 Des ondas à l'oceano,
 Et des rosas au printano.

Agreate qu'avec uno moto
 Pro toto remercimento

Rendam gratiam corpori tam docto.

Vobis, vobis debeo

Bien plus qu'à naturæ et qu'à patri meo.

Natura et pater meus

Hominem me habent factum ;

Mais vos me, ce qui est bien plus,

Avetis factum medicum :

Honor, favor et gratia,

Qui, in hoc corde que voilà,

Imprimant ressentimenta

Qui dureront in secula.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,

Novus doctor qui tam benè parlat !

Mille, mille annis, et manget et bibat,

Et seignet et tuat !

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Tous les chirurgiens et les apothicaires dansent au son des instruments et des voix, et des battements de mains, et des mortiers d'apothicaire.)

CHIRURGUS.

Puisse-t-il voir doctas

Suas ordonnancias,

Omnium chirurgorum,

Et apothicarum

Remplire boutiquas !

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,

Novus doctor, qui tam benè parlat !

Mille, mille annis, et manget et bibat,

Et seignet et tuat !

CHIRURGUS.

Puissent toti anni

Lui essere boni

Et favorabiles,

Et n'habere jamais

Quam pestas, verolas,

Fievras, pleuresias,

Fluxus de sang et dysenterias !

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,

Novus doctor, qui tam benè parlat !

Mille, mille annis, et manget et bibat.

Et seignet et tuat !

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les médecins, les chirurgiens et les apothicaires sortent tous, selon leur rang, en cérémonie, comme ils sont entrés.)

FIN DU MALADE IMAGINAIRE.

LA GLOIRE

DU

DOME DU VAL-DE-GRACE.

1669

Digne fruit de vingt ans de travaux somptueux,
Auguste bâtiment, temple majestueux,
Dont le dôme superbe élevé dans la nue,
Pare du grand Paris la magnifique vue,
Et, parmi tant d'objets semés de toutes parts,
Du voyageur surpris prend les premiers regards;
Fais briller à jamais, dans ta noble richesse,
La splendeur du saint vœu d'une grande princesse,
Et porte un témoignage à la postérité
De sa magnificence et de sa piété;
Conserve à nos neveux une montre fidèle
Des exquis beautés que tu tiens, de son zèle :
Mais défends bien surtout de l'injure des ans
Le chef-d'œuvre fameux de ses riches présents,
Cet éclatant morceau de savante peinture,
Dont elle a couronné la noble architecture :
C'est le plus bel effet des grands soins qu'elle a pris,
Et ton marbre et ton or ne sont point de ce prix.
Toi qui, dans cette coupe, à ton vaste génie
Comme un ample théâtre heureusement fournie,
Es venu déployer les précieux trésors
Que le Tibre t'a vu ramasser sur ses bords;
Dis-nous, fameux Mignard, par qui te sont versées
Les charmantes beautés de tes nobles pensées,
Et dans quel fonds tu prends cette variété
Dont l'esprit est surpris, et l'œil est enchanté.
Dis-nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,
De tes expressions enfante les merveilles;
Quels charmes ton pinceau répand dans tous ses traits,
Quelle force il y mêle à ses plus doux attraits,
Et quel est ce pouvoir, qu'au bout des doigts tu portes,
Qui sait faire à nos yeux vivre des choses mortes,
Et d'un peu de mélange et de bruns et de clairs,
Rendre esprit la couleur, et les pierres des chairs.
Tu te tais, et prétends que ce sont des matières
Dont tu dois nous cacher les savantes lumières,

Et que ces beaux secrets, à tes travaux vendus,
 Te coûtent un peu trop pour être répandus;
 Mais ton pinceau s'explique, et trahit ton silence;
 Malgré toi, de ton art il nous fait confidence;
 Et, dans ses beaux efforts à nos yeux étalés,
 Les mystères profonds nous en sont révélés.
 Une pleine lumière ici nous est offerte;
 Et ce dôme pompeux est une école ouverte,
 Où l'ouvrage, faisant l'office de la voix,
 Dicte de ton grand art les souveraines lois.
 Il nous dit fortement les trois nobles parties
 Qui rendent d'un tableau les beautés assorties,
 Et dont, en s'unissant, les talents relevés
 Donnent à l'univers les peintres achevés.

Mais des trois, comme reine, il nous expose celle
 Que ne peut nous donner le travail ni le zèle;
 Et qui, comme un présent de la faveur des cieux,
 Est du nom de divine appelée en tous lieux;
 Elle, dont l'essor monte au-dessus du tonnerre,
 Et sans qui l'on demeure à ramper contre terre,
 Qui meut tout, règle tout, en ordonne à son choix,
 Et des deux autres mène et régit les emplois.
 Il nous enseigne à prendre une digne matière,
 Qui donne au feu du peintre une vaste carrière,
 Et puisse recevoir tous les grands ornements
 Qu' enfante un beau génie en ses accouchements,
 Et dont la poésie et sa sœur la peinture,
 Parant l'instruction de leur docte imposture,
 Composent avec art ces attraits, ces douceurs
 Qui font à leurs leçons un passage en nos cœurs;
 Et par qui, de tout temps, ces deux sœurs si pareilles
 Charment, l'une les yeux, et l'autre les oreilles.
 Mais il nous dit de fuir un discord apparent
 Du lieu que l'on nous donne et du sujet qu'on prend;
 Et de ne point placer dans un tombeau des fêtes,
 Le ciel contre nos pieds, et l'enfer sur nos têtes.
 Il nous apprend à faire, avec détachement,
 De groupes contrastés un noble agencement,
 Qui du champ du tableau fasse un juste partage,
 En conservant les bords un peu légers d'ouvrage,
 N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux
 Qui rompe ce repos, si fort ami des yeux:
 Mais où, sans se presser, le groupe se rassemble,
 Et forme un doux concert, fasse un beau tout ensemble,
 Où rien ne soit à l'œil ni mendié, ni redit,
 Tout s'y voyant tiré d'un vaste fonds d'esprit,
 Assaisonné du sel de nos grâces antiques,
 Et non du fade goût des ornements gothiques,

Ces monstres odieux des siècles ignorants,
 Que de la barbarie ont produits les torrents,
 Quand leur cours, inondant presque toute la terre,
 Fit à la politesse une mortelle guerre,
 Et, de la grande Rome abattant les remparts,
 Vint, avec son empire, étouffer les beaux-arts.
 Il nous montre à poser avec noblesse et grâce
 La première figure à la plus belle place,
 Riche d'un agrément, d'un brillant de grandeur
 Qui s'empare d'abord des yeux du spectateur;
 Prenant un soin exact que, dans tout son ouvrage,
 Elle joue aux regards le plus beau personnage;
 Et que, par aucun rôle au spectacle placé,
 Le héros du tableau ne se voie effacé.
 Il nous enseigne à fuir les ornements débiles
 Des épisodes froids et qui sont inutiles,
 A donner au sujet toute sa vérité,
 A lui garder partout pleine fidélité,
 Et ne se point porter à prendre de licence,
 A moins qu'à des beautés elle donne naissance.
 Il nous dicte amplement les leçons du dessin
 Dans la manière grecque, et dans le goût romain;
 Le grand choix du beau vrai, de la belle nature,
 Sur les restes exquis de l'antique sculpture,
 Qui, prenant d'un sujet la brillante beauté,
 En savoit séparer la foible vérité;
 Et, formant de plusieurs une beauté parfaite,
 Nous corrige par l'art la nature qu'on traite.
 Il nous explique à fond, dans ses instructions,
 L'union de la grâce et des proportions;
 Les figures partout doctement dégradées,
 Et leurs extrémités soigneusement gardées;
 Les contrastes savants des membres agroupés,
 Grands, nobles, étendus, et bien développés,
 Balancés sur leur centre en beautés d'attitude,
 Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude,
 Et n'offrant point aux yeux ces galimatias
 Où la tête n'est point de la jambe ou du bras;
 Leur juste attachement aux lieux qui les font naître,
 Et les muscles touchés autant qu'ils doivent l'être,
 La beauté des contours observés avec soin,
 Point durement traités, amples, tirés de loin,
 Inégaux, ondoyants, et tenant de la flamme,
 Afin de conserver plus d'action et d'âme;
 Les nobles airs de tête amplement variés,
 Et tous au caractère avec choix mariés;
 Et c'est là qu'un grand peintre, avec pleine largesse,
 D'une féconde idée étale la richesse,

Faisant briller partout de la diversité,
 Et ne tombant jamais dans un air répété :
 Mais un peintre commun trouve une peine extrême
 A sortir dans ses airs de l'amour de soi-même :
 De redites sans nombre il fatigue les yeux,
 Et, plein de son image, il se peint en tout lieu.
 Il nous enseigne aussi les belles draperies,
 De grands plis bien jetés suffisamment nourries,
 Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nu,
 Mais qui, pour le marquer, soit un peu retenu,
 Qui ne s'y colle point, mais en suive la grâce,
 Et, sans la serrer trop, la caresse et l'embrasse.
 Il nous montre à quel air, dans quelles actions,
 Se distinguent à l'œil toutes les passions ;
 Les mouvements du cœur, peints d'une adresse ex-
 Par des gestes puisés dans la passion même, [trême,
 Bien marqués pour parler, appuyés, forts et nets,
 Imitant en vigueur les gestes des muets,
 Qui veulent réparer la voix que la nature
 Leur a voulu nier, ainsi qu'à la peinture.
 Il nous étale enfin les mystères exquis
 De la belle partie où triompha Zeuxis,
 Et qui, le revêtant d'une gloire immortelle,
 Le fit aller de pair avec le grand Apelle :
 L'union, les concerts, et les tons des couleurs ;
 Contrastes, amitiés, ruptures, et valeurs,
 Qui font les grands effets, les fortes impostures,
 L'achèvement de l'art, et l'âme des figures ;
 Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau
 On peut prendre le jour et le champ du tableau ;
 Les distributions et d'ombre et de lumière
 Sur chacun des objets et sur la masse entière ;
 Leur dégradation dans l'espace de l'air
 Par les tons différents de l'obscur et du clair,
 Et quelle force il faut aux objets mis en place
 Que l'approche distingue et le lointain efface ;
 Les gracieux repos que, par des soins communs,
 Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux
 Avec quel agrément d'insensible passage [bruns ;
 Doivent ces opposés entrer en assemblage,
 Par quelle douce chute ils doivent y tomber,
 Et dans un milieu tendre aux yeux se dérober ;
 Ces fonds officieux qu'avec art on se donne,
 Qui reçoivent si bien ce qu'on leur abandonne ;
 Par quels coups de pinceau, formant de la rondeur,
 Le peintre donne au plat le relief du sculpteur ;
 Quel adoucissement des teintes de lumière
 Fait perdre ce qui tourne et le chasse derrière :

LA GLOIRE DU DOME DE VAL-DE-GRACE.

Et comme avec un champ fuyant, vague et léger,
 La fierté de l'obscur, sur la douceur du clair
 Triomphant de la toile, en tire avec puissance
 Les figures que veut garder sa résistance,
 Et, malgré tout l'effort qu'elle oppose à ses coups,
 Les détache du fond, et les ramène à nous.

Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage,
 Mais, illustre Mignard, n'en prends aucun ombrage ;
 Ne crains pas que ton art, par ta main découvert,
 A marcher sur tes pas tienne un chemin ouvert,
 Et que de ses leçons les grands et beaux oracles
 Elèvent d'autres mains à tes doctes miracles :
 Il y faut des talents que ton mérite joint,
 Et ce sont des secrets qui ne s'apprennent point.
 On n'acquiert point, Mignard, par les soins qu'on se donne,
 Trois choses dont les dons brillent dans ta personne :
 Les passions, la grâce et les tons de couleur
 Qui des riches tableaux font l'exquise valeur ;
 Ce sont présents du ciel qu'on voit peu qu'il assemble,
 Et les siècles ont peine à les trouver ensemble.
 C'est par là qu'à nos yeux nuls travaux enfantés
 De ton noble travail n'atteindront les beautés :
 Malgré tous les pinceaux que ta gloire réveille,
 Il sera de nos jours la fameuse merveille,
 Et des bouts de la terre en ces superbes lieux,
 Attirera les pas des savants curieux.

O vous, dignes objets de la noble tendresse
 Qu'a fait briller pour vous cette auguste princesse,
 Dont au grand Dieu naissant, au véritable Dieu,
 Le zèle magnifique a consacré ce lieu,
 Purs esprits, où du ciel sont les grâces infuses,
 Beaux temples des vertus, admirables recluses,
 Qui, dans votre retraite, avec tant de ferveur,
 Mêlez parfaitement la retraite du cœur,
 Et, par un choix pieux hors du monde placées,
 Ne détachez vers lui nulle de vos pensées,
 Qu'il vous est cher d'avoir sans cesse devant vous
 Ce tableau de l'objet de vos vœux les plus doux,
 D'y nourrir par vos vœux les précieuses flammes
 Dont si fidèlement brûlent vos belles âmes,
 D'y sentir redoubler l'ardeur de vos désirs,
 D'y donner à toute heure un encens de soupirs,
 Et d'embrasser du cœur une image si belle
 Des célestes beautés de la gloire éternelle,
 Beautés qui dans leurs fers tiennent vos libertés
 Et vous font mépriser toutes autres beautés !

Et toi, qui fus jadis la maîtresse du monde,
 Docte et fameuse école en raretés féconde,

Où les arts détérés ont, par un digne effort,
Réparé les dégâts des barbares du Nord ;
Source des beaux débris des siècles mémorables,
O Rome, qu'à tes soins nous sommes redevables
De nous avoir rendu, façonné de ta main,
Ce grand homme, chez toi devenu tout Romain,
Dont le pinceau célèbre, avec magnificence,
De ces riches travaux vient parer notre France,
Et dans un noble lustre y produire à nos yeux
Cette belle peinture inconnue en ces lieux,
La fresque, dont la grâce, à l'autre préférée,
Se conserve un éclat d'éternelle durée,
Mais dont la promptitude et les brusques fiertés
Veulent un grand génie à toucher ses beautés !
De l'autre qu'on connoît la traitable méthode
Aux foiblesses d'un peintre aisément s'accommode :
La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la pesanteur ;
Elle sait secourir, par le temps qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne ;
Et sur cette peinture on peut, pour faire mieux,
Revenir, quand on veut, avec de nouveaux yeux.
Cette commodité de retoucher l'ouvrage
Aux peintres chancelants est un grand avantage ;
Et ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend,
On le peut faire en trente, on le peut faire en cent.
Mais la fresque est pressante, et veut, sans complai-
Qu'un peintre s'accommode à son impatience, [sance,
La traite à sa manière, et, d'un travail soudain,
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main.
La sévère rigueur de ce moment qui passe
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grâce ;
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout, au premier coup, se doit exécuter.
Elle veut un esprit où se rencontre unie
La pleine connoissance avec le grand génie,
Secouru d'une main propre à le seconder,
Et maîtresse de l'art jusqu'à le gourmander,
Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide,
Et dont, comme un éclair, la justesse rapide
Répande dans ses fonds, à grands traits non tâtés,
De ses expressions les touchantes beautés.
C'est par là que la fresque, éclatante de gloire,
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,
Et que tous les savants, en juges délicats,
Donnent la préférence à ses mâles appas.
Cent doctes mains chez elle ont cherché la louange :
Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel-Ange,

LA GLOIRE DU DOME DU VAL-DE-GRACE.

Les Mignards de leur siècle, en illustres rivaux,
Ont voulu par la fresque ennoblir leurs travaux.

Nous la voyons ici doctement revêtue

De tous les grands attraits qui surprennent la vue.
Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux ;
Et la belle inconnue a frappé tous les yeux.
Elle a non-seulement, par ses grâces fertiles,
Charmé du grand Paris les connoisseurs habiles,
Et touché de la cour le beau monde savant,
Ses miracles encore ont passé plus avant,
Et de nos courtisans les plus légers d'étude
Elle a pour quelque temps fixé l'inquiétude,
Arrêté leur esprit, attaché leurs regards,
Et fait descendre en eux quelque goût des beaux-arts.
Mais ce qui, plus que tout, élève son mérite,
C'est de l'auguste Roi l'éclatante visite ;
Ce monarque, dont l'âme aux grandes qualités
Joint un goût délicat des savantes beautés,
Qui, séparant le bon d'avec son apparence,
Décide sans erreur, et loue avec prudence ;
LOUIS, le grand LOUIS, dont l'esprit souverain
Ne dit rien au hasard, et voit tout d'un œil sain,
A versé de sa bouche à ses grâces brillantes,
De deux précieux mots les douceurs chatouillantes ;
Et l'on sait qu'en deux mots ce roi judicieux
Fait des plus beaux travaux l'éloge glorieux.

Colbert, dont le bon goût suit celui de son maître,
A senti même charme, et nous le fait paroître.
Ce vigoureux génie au travail si constant,
Dont la vaste prudence à tous emplois s'étend,
Qui, du choix souverain, tient, par son haut mérite,
Du commerce et des arts la suprême conduite,
A d'une noble idée enfanté le dessein,
Qu'il confie aux talents de cette docte main,
Et dont il veut par elle attacher la richesse
Aux sacrés murs du temple où son cœur s'intéresse.
La voilà, cette main, qui se met en chaleur :
Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur,
Empâte, adoucit, touche, et ne fait nulle pause :
Voilà qu'elle a fini ; l'ouvrage aux yeux s'expose ;
Et nous y découvrons, aux yeux des grands experts,
Trois miracles de l'art en trois tableaux divers.
Mais, parmi cent objets d'une beauté touchante,
Le Dieu porte au respect et n'a rien qui n'enchanter ;
Rien en grâce, en douceur, en vive majesté,
Qui ne présente à l'œil une divinité ;
Elle est toute en ses traits si brillants de noblesse :
La grandeur y paroît, l'équité, la sagesse,

La bonté, la puissance ; enfin ces traits font voir
Ce que l'esprit de l'homme a peine à concevoir.
Poursuis, ô grand Colbert, à vouloir dans la France
Des arts que tu régis établir l'excellence,
Et donne à ce projet, et si grand et si beau,
Tous les riches moments d'un si docte pinceau.
Attache à des travaux dont l'éclat te renomme
Les restes précieux des jours de ce grand homme.
Tels hommes rarement se peuvent présenter,
Et quand le ciel les donne il faut en profiter.
De ces mains, dont les temps ne sont guère prodigues,
Tu dois à l'univers les savantes fatigues ;
C'est à ton ministère à les aller saisir
Pour les mettre aux emplois que tu peux leur choisir ;
Et, pour ta propre gloire, il ne faut point attendre
Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doit prendre.
Les grands hommes, Colbert, sont mauvais courtisans,
Peu faits à s'acquitter des devoirs complaisants ;
A leurs réflexions tout entiers ils se donnent ;
Et ce n'est que par là qu'ils se perfectionnent.
L'étude et la visite ont leurs talents à part.
Qui se donne à la cour se dérobe à son art.
Un esprit partagé rarement s'y consomme,
Et les emplois de feu demandent tout un homme.
Ils ne sauroient quitter les soins de leur métier
Pour aller chaque jour fatiguer ton portier ;
Ni partout, près de toi, par d'assidus hommages,
Mendier des prôneurs les éclatants suffrages.
Cet amour du travail qui toujours règne en eux ;
Rend à tous autres soins leur esprit paresseux ;
Et tu dois consentir à cette négligence
Qui de leurs beaux talents te nourrit l'excellence.
Souffre que, dans leur art s'avancant chaque jour,
Par leurs ouvrages seuls ils te fassent la cour.
Leur mérite à tes yeux y peut assez paroître ;
Consultes-en ton goût, il s'y connoît en maître,
Et te dira toujours, pour l'honneur de ton choix,
Sur qui tu dois verser l'éclat des grands emplois.
C'est ainsi que des arts la renaissante gloire
De tes illustres soins ornera la mémoire ;
Et que ton nom, porté dans cent travaux pompeux,
Passera triomphant à nos derniers neveux.

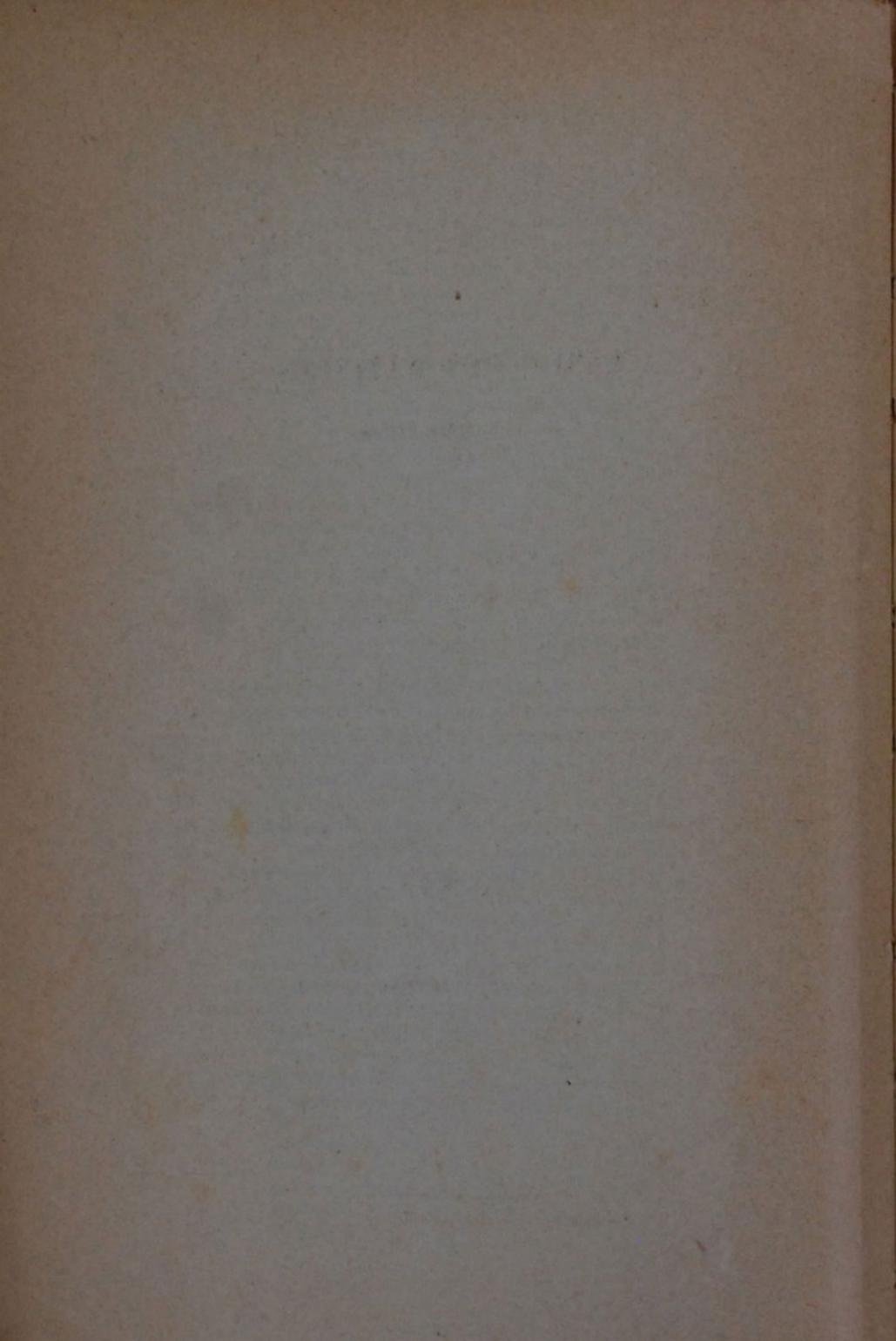


TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME

X Le Sicilien, ou l'Amour Peintre.	4
Le Tartufe, ou l'Imposteur.	49
Amphitryon.	77
X George Dandin, ou le Mari confondu.	127
L'Avare.	174
Monsieur de Pourceaugnac.	232
Le Bourgeois Gentilhomme.	272
X Les Fourberies de Scapin.	239
La Comtesse d'Escarbagnas.	382
Les Femmes Savantes.	404
Le Malade Imaginaire.	450
La Gloire du Dôme du Val-de-Grâce.	520

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

